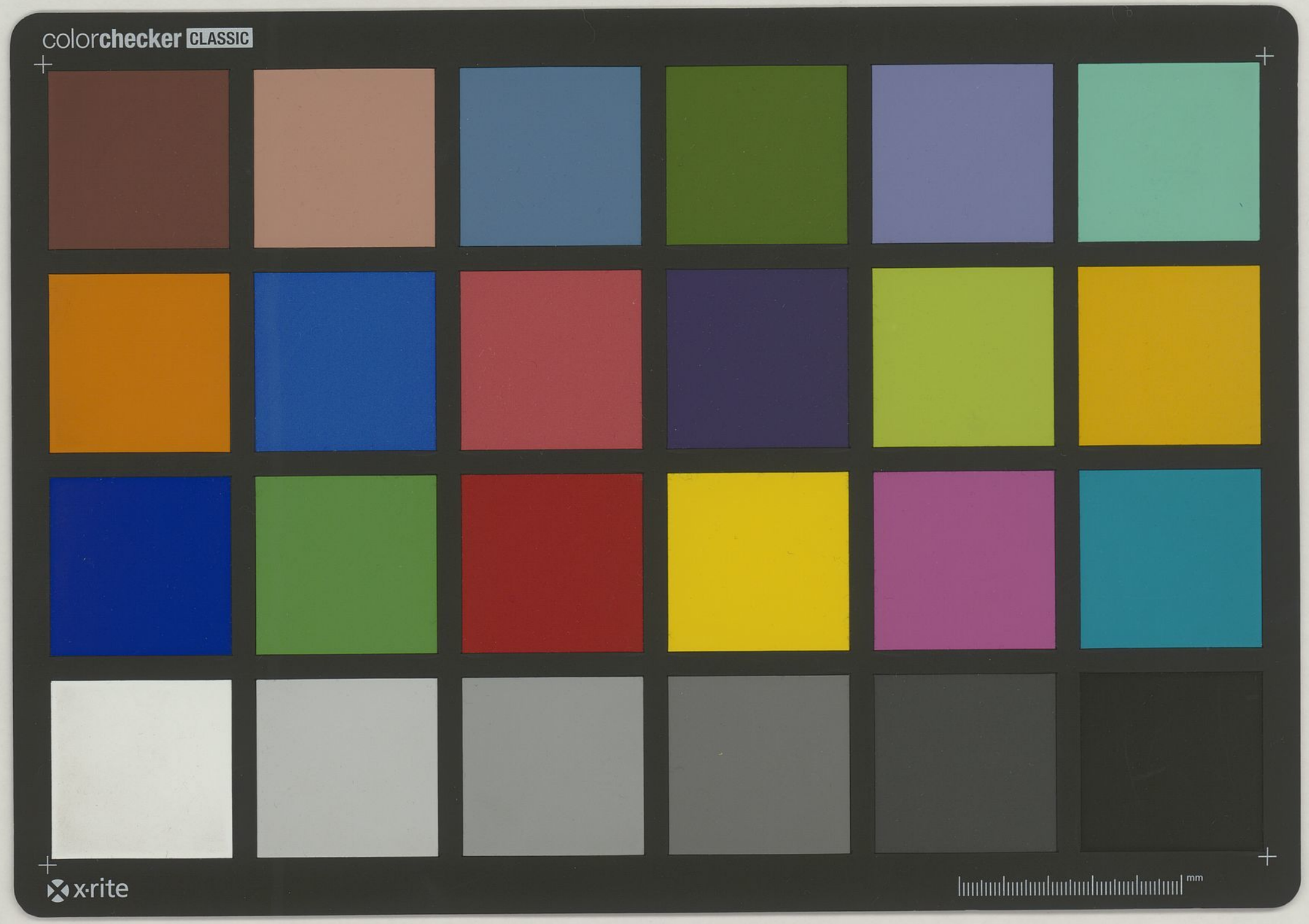
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

Copie d'une Lettre de M.r d'Aigalades á M.r l'abbé Coyer.

BIBLIOTHEQUE

Vous me demandez mon sentiment sur le jeune homme qui voit l'eau, personne ne peut mieux vous en rendre raison que moi, qui ai été le premier á le mettre en Lumiere. je n'aurais pas manqué de vous parler d'un phénoméne si extraordinaire, si on n'était peint, en général, si éloigné de tout ce qui est merveilleux, et hors du cours ordinaire de la nature. il y a environ quatre ans que j'avais entendu parler du talent singulier de cet enfant, auquel j'avais de la peine á ajouter foi: mais comme il demeurait au voisinage d'Aigalades (a) et que plusieurs personnes s'accordaient á en dire des merveilles, je pris le parti de le faire venir chez moi pour voir s'il pouvait me découvrir quelque source, et pour pouvoir en même tems me convaincre de la vérité. il vint en effet le jour que je lui avais indiqué; et j'eus soin d'avoir aussi ce jour là mon fontainier. cet enfant m'indiqua plusieurs sources que je n'ai pas fait fouiller, parceque se trouvant trop basses, selon son dire, elles ne m'auraient été d'aucune utilité.

nous menames ensuite l'enfant au chateau d'Aigalades que bien vous connaissez. en passant sur toutes les conduites qui fournissent á mes jets d'eau et á mes cascades, il ne manqua pas de les désigner toutes, sans en excepter aucunes.

(a) terre á une lieue de marseille appartenante á celui qui écrit.

de façon que mon fontainier me dit que, s'il était nouveau fontainier chez moi, et qu'il ne connût pas mes conduites, ces enfans les lui auraient fait connaître.

Comme mon intention était de procurer de l'eau à la Delorme, cette bastide que vous pouvez vous appeller, et qui n'en avait pour lors qu'une très petite quantité, je menai l'enfant à un endroit d'où il me serait aisé de dériver l'eau pour la conduire à la Delorme, s'il s'y en trouvait qui ne fût pas à une trop grande profondeur. ce fut là qu'il me désigna trois sources magnifiques à cinq à six pieds de profondeur. La facilité d'éprouver son talents me fit prendre le parti de faire fouiller deux jours après dans les endroits indiqués; et j'eus la satisfaction de voir les trois sources annoncées, que j'ai réunies dans la suite en une seule, étant très peu éloignées les unes des autres; et elles m'ont donné de quatre à cinq pouces cubes d'eau qui arrosent actuellement mes prairies.

Au reste c'est chez moi qu'on lui a rendu le premier piège qui depuis a été répété par d'autres. pendant qu'il dinait, mon cuisinier mit de l'eau dans un vase couvert d'un plat, et l'enterra dans mon potager, en égalisant bien le terrain, qui ne paraissait pas d'une autre couleur que la terre environnante, parceque c'était un terrain nouvellement remué. ensuite l'enfant fut appellé pour découvrir s'il n'y aurait point d'eau dans le potager. quand il fut à l'endroit où était le vase, il dit qu'il y avait là de l'eau. on lui —

demanda d'ou elle venait, et ou elle allait (car j'avais oublié de vous dire qu'il désigne toujours la route des sources, ainsi que font les devins á baguettes) il répondit que cette eau était fort singuliere, et qu'il n'en avait jamais vu de pareille, qu'elle était immobile, qu'elle ne venait d'aucun endroit, et qu'elle n'allait nulle part. il surprit tous les assistans, et on vint me rendre compte de cette petite supercherie qu'on venait de lui faire, et dont le cuisinier et le jardinier seuls avaient connaissance.

Comme j'eus occasion de parler de ces enfans, et mon fontainier aussi on l'envoya bientôt chercher des campagnes voisines, ou il a deviné de belles sources qu'on a fouillées. sa réputation s'en étendue de plus en plus. on l'envoye chercher de partout dans cette province, et dans les voisines. Somme toute il prétend qu'il voit l'eau dans l'interieur de la terre, comme nous la voyons á la surface. pour moi je serais assez tenté de croire qu'il n'en voit que la vapeur; ce qui me le prouverait, c'est qu'il ne voit rien avant le lever du soleil, et après son coucher. voilá sansdoute matiere á raisonner pour les phyiciens - son talent n'est plus un problème, reste á en connaitre le principe -

á Marseille ce 9 juillet 1742.

1034

Le Duc d'Ayen

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

à Mr de Tudaine

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

a vous savez monsieur ma façon de penser sur l'élection de mr turgot, et que loin de le voir passer devant moi avec repugnance je m'estimerai très heureux de pouvoir contribuer en quelque chose a sa nomination, puisque mon desistement dans ce moment ci en est un moyen, c'est une justice que l'academie doit a mr turgot, pour ses connoissances et son gout pour les sciences, c'est une marque d'amitié que lui rendent en cette occasion, un grand nombre des membres qui composent l'academie et par ces deux motifs les uns et les autres doivent être d'autant plus empressés, de lui voir occuper la place d'honoraire, qu'on ne peut les soupçonner en ce moment d'agir un peu par l'interest personel, toujours flatté de se procurer l'appuy et le credit d'un ministre. je n'ai pu voir encor mr amelot j'arrête en consequence votre expres; et s'il m'est impossible de le voir ce matin, je fermerai ma lettre, je vous renverrai votre courrier, et je vous manderai a soir ou demain matin qu'elle aura été ma reponse. vous connoissez monsieur tous les sentiments de l'attachement bien sincere avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très

Humble et très obéissant serviteur Le Duc d'Ayen

ce 14 mars a dix heures du matin.

Je vous supplie de vouloir bien faire valoir auprès des principaux membres de l'academie toute ma reconnoissance de ce qu'ils ont bien voulu songer a moi dans cette circonstance. le delay d'une nomination que je solliciterai ~~[illegible]~~ en ma faveur, quand l'occasion s'en presentera, est d'autant moins pénible en ce moment pour moi, que partant pour l'etalie au commencement d'avril, j'aurois été plus d'un an sans pouvoir paroître a l'academie si elle avoit eu la bonté de m'y aggreger.

Je n'ai pu voir m^r amelot.

A Monsieur

Monsieur Trudaine

Intendant des finances

en son hotel rue des

Vieilles Andrielles

à Paris

3

Extrait d'une lettre

de Mr

D'azara à

Mr Magallon

et d'une lettre de Magallon à d'Alembert

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Extrait d'une lettre de M. D'Azara, Editeur de l'histoire naturelle d'Espagne, à Mr. le Chevalier de Magallon

INSTITUT DE FRANCE BIBLIOTHÈQUE

Comme je n'ai pas pu vous trouver hier ni avanthier, mon cher ami, vous me permettrez de vous entretenir un peu par ecrit au sujet d'une traduction en françois qu'on a faite ici du livre de M.r Bowles; et je commencerai par vous prier de vouloir bien en ecrire en France: Voici de quoi il est question. Il y a quelques temps que le Vicomte de Flavigni Voyageur françois s'etant presenté chez moi il me dit qu'il avoit traduit en françois ce livre, et il me pria de vouloir bien lire et corriger sa traduction; je m'y suis ofert avec honnetè et politesse; mais en lui ajoutant qu'ayant envoyé un exemplaire à M.r Dalembert j'etois persuadé que cet exemplaire serviroit pour en faire une traduction à Paris; M.r de Flavigni m'envoya neanmoins quelques cahiers de ta sienne dans les quels je trouvai une infinitè d'erreurs tres considerables qui me firent croire qu'il n'avoit nullement compris

le sens de l'original.

J'observai aussi que les termes de la Science n'etoient pas bien traduits en general, sur tout ceux de la botanique, et que sa traduction etoit trop literale et trop attachée à la phrase et tournure espagnolle, ce qui rendoit (a mon avis) insupportable le Stile françois. Je lui fis toutes ces observations par ecrit; mais il ne s'y est pas arreté, car on m'a dit qu'il avoit ecrit à M.r Dalembert au sujet de sa traduction ainsi qu'a un de Ministres de France, et que celui ci lui avoit repondu qu'il envoyât son manuscrit pour le faire imprimer sur le champ. D'apres tous ces faits je voudrois, mon cher ami, que vous fissiez savoir à Paris par le Canal de vos amis que je n'ai pas approuvè la traduction de M.r de Flavigni quoiqu'on puisse dire avec verité que je me suis melé de sa correction, car je n'y ai corrigé que quelques erreurs en gros comme je vous ai deja dit, mais je n'ai rien touché à ce qui regarde la langue ni au Stile. Enfin l'idée

que j'ai de cette traduction c'est qu'elle ne doit pas paroitre au public; elle est faite à la verité par un homme de beaucoup d'esprit, mais par un homme qui ne sait pas notre langue et qui ignore absolument la chimie, la botanique &c. Ajoutez à tout cecy que je sais que Mr. le Camus s'occuppe actuellement à Paris a faire une traduction du livre en question. Ce Mr. le Camus est celui qui a été long temps dans les mines de Guadalcanal; il entend et parle l'espagnol comme nous;

Je vous prie de nouveau mon cher ami, de vouloir bien ecrire tout cecy à Paris afin qu'on ne s'y trompe pas dans le jugement qu'on y fera de la traduction de Mr. le Vicomte de Flavigny. Vous sentez bien qu'il seroit fort desagreable que cet ouvrage parut en François tout à fait imparfait et pour ainsi dire Stropiee.

A Dieu mon cher ami &.

Extrait d'une lettre de Mr. de Magallon à Mr. d'Alembert du 22 fevrier 1776

La traduction de Mr. Bowles a été faite ici (a

Madrid, par un françois nommé le vicomte de Flavigny ; mais cette traduction cause de la peine à Mr. d'Azara éditeur de cet ouvrage. je vous prie de jetter les yeux sur cette lettre, qu'il m'a écrit à cette occasion, et d'en faire l'usage que vous jugerez le plus convenable pour le bien de la chose.

Traduct. de La lettre du Pape Benoit 14 à Mr de Voltaire du 15.7.bre 1745.

(dans N° 8)

Mon cher fils salut et Benediction

il y a quelque tems qu'on nous présenta de votre part votre belle Tragédie de Mahomet que nous lumes avec un très grand plaisir, le Cal Passionei nous donna ensuite l'excellente Poëme sur la bataille de Fontenoi. Monsgr Laprotte nous fit voir l'inscription que vous avés faite pour notre portrait, hier le Cal Valenti nous apporta votre lettre du 17 aout. Toutes ces attentions nous font avouer que nous sommes obligés de vous remercier; nous les réunissons toutes ici pour vous rendre de justes graces de la bonté singalière que vous avés eue pour nous, en vous assurant que nous avons de notre part toute l'estime due à un mérite universellement reconnu

Le distique que vous avés fait pour notre portrait ayant été publié dans Rome un homme de lettres de votre pays sauja de dire qu'il y avoit une faute de quantité dans la syllabe hic que vous avés fait brève, et qui doit être selon lui toujours longue; nous répondimes qu'il se trompoit et que elle étoit brève ou longue comme on vouloit que Virgile la fait brève dans ce vers Solus hic inflexit sensus animumque labantem et la fait longue dans celui ci hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

il me semble que nous avons répondu assés juste et assés prontement pour un homme qui depuis 50 ans n'a point lu son Virgile. Quoique ce soit ici votre cause, nous connoissons trop bien votre fier caractère et votre probité, pour ne pas vous prendre vous même pour juge entre nous et votre critique; c'est à vous à décider qui a raison.

Nous vous donnons mon cher fils notre benediction Apostolique

Voici le Distique

Lambertinus hic est Romæ decus et pater Orbis,
Qui mundum scripsit docuit, virtutibus ornat.

5

Lettre du Genral Betzki, chambellan de l'Impératrice de Russie, à Mr. Grimm.

~

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

La protection généreuse, Monsieur, que notre auguste Souveraine ne cesse d'accorder à tout ce qui a rapport aux sciences, et son estime particuliere pour les Sçavans, Mont déterminé à lui faire un fidel rapport des Motifs qui suivant votre lettre du 10. fevrier dernier engagent M. Diderot a se défaire de sa Bibliotheque; son coeur compatissant n'a pu voir sans émotion que ce Philosophe si célebre dans sa republique des lettres se trouve dans le cas de sacrifier a la

tendresse paternelle l'objet de ses
délices, la source de ses travaux et les
Compagnons de ses loisirs; aussi Sa
Majesté Jmpériale pour lui donner quelque
marque de sa bienveillance et l'encourager
a suivre sa carriere m'a chargé de ne
faire pour elle l'acquisition de cette
Bibliotheque de 15000 ℔ au prix que vous proposés,
qu'a cette seule condition que M. Diderot
pour son usage en sera le dépositaire
jusqu'a ce qu'il plaira à S. M.té de la
faire demander. Les ordres pour le
payement de 16000 ℔ sont deja expediés
au Prince Galitzin son Ministre à Paris.

c'est à dire 1000 ℔

l'excedent du prix, et toutes les années autant, est encore une nouvelle preuve des bontés de ma Souveraine pour les soins et peines qu'il se donnera a former cette Bibliotheque; ainsi c'est une affaire terminée.

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

Je ne puis que vous exhorter, Monsieur, a continuer vos travaux S. M. a témoigné son contentement du passé, et je suis persuadé qu'a l'avenir vous ne dementirés point la bonne opinion quelle a conçu de vos talens, au surplus je serai toujours charmé de pouvoir vous etre de quelque utilité.

Je vous prie de temoigner a Mad.e la Mise de Solignac combien je suis sensible

l'honneur de son souvenir.

Témoigné, je vous prie, à M. Diderot combien je suis flatté de l'occasion d'avoir pu lui être bon à quelque chose ; en attendant. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur.

Extrait d'une lettre du P. Boscovich a m^r de la Lande a Milan le 23 mai 1772.

6

BIBLIOTECA INSTITUTI

Je ne puis vous exprimer combien j'ai été surpris et affligé de ce que M. D'Alembert vous a dit. je vous prie de lui presenter mes hommages, de lui dire que j'ai toujours parlé de lui avec toute sorte de respect. je vis dans une lettre de paris que sa santé avoit été derangée par la trop grande ~~application~~ application et qu'il étoit fatigué de maniere a ne plus travailler: je l'ai dit, mais toujours en temoignant le regret que j'avois de la perte de ses nouvelles productions: je n'ay parlé une fois avec le P. Frisi lui même et avec deux ou trois autres personnes seulement, car je suis peu repandu a milan. je ne vais guère que chez les chefs, et dans quatre ou cinq maisons fort tranquilles ou l'on ne pense nullement aux sciences. je suis bien etonné que le P. Frisi m'ait aussi mal interprété, je ne saurois croire qu'il y ait eu de la malice de sa part quoi que j'aie eu trop et trop de preuves continuées de ses mauvaises dispositions a mon egard qui lui auront fait prendre le change. j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vivre avec lui en bonne intelligence je me suis comporté ~~avec lui~~ avec plus d'egards et de respect que ne pourroit faire un écolier avec son maitre: rien ne lui suffit; malgré cela je me ferai toujours avec la même consideration et je lui rendrai tous les services qui dependront de moi. vous pouvez assurer M. D'alembert que je n'ay jamais dit un mot qui put signifier le que l'on m'a fait dire: que je n'ay parlé que d'une fatigue ou ~~difficulté~~ alteration de santé, relativement au travail: je me rejouis de ce

qu'il en mieux actuellement et de ce qu'il songe à publier ses opuscules.
Si j'avois eu occasion de le voir un peu plus, j'aurois mieux connu
mon caractere: je le prie d'en parler à ceux qui me connoissent comme
M. Watelet, ou autres que vous pouriez lui citer.

7

Mr De Boynes

à Mr Turgot

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

à Boynes le 3. 8bre 1793.

7

J'ai appris avec bien du chagrin, Monsieur, l'événement de la mort de M. le P.t Durgot, et je prends une part bien sincère à la perte que vous avez faite. Soyez en je vous prie aussi persuadé que du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur.

De Boynes

M. de Durgot

1	2	3	4	5	6	10
2	4	6	11	13	15	20
3	6	12	15	21	24	30
4	11	15	22	26	33	40
5	13	21	26	34	42	50
6	15	24	33	42	51	60
10	20	30	40	50	60.	100

Extrait d'une lettre de Mr. Cornuau à Mr le Contrôleur général. De Limoges Le 11. 9bre 1774.

8

Il y a un an que vous me fites l'honneur de me parler d'un nivellement depuis la mer jusque au mont d'or ; j'ai beaucoup réfléchi sur la maniere d'exécuter ce projet, Si vous etes dans l'intention de le faire exécuter et de m'en charger je tacherois d'y apporter toute l'exactitude dont je suis capable. Douze a quinze Stations principales suffiroient depuis le mont d'or jusqu'a Royan qui est à peu près sur le même parallele. on pourroit encore combiner les observations Trigonométriques avec celles qui résulteroient de la Comparaison des differentes hauteurs du mercure prises au même instant sur deux montagnes, mais cette derniere opération est très délicate et moins sure que le résultat des opérations Trigonométriques faites dans un tems serein. il est vrai que ces dernieres supposent qu'on connoit parfaitement le rayon de la terre ou la distance de la Surface de la mer au centre de gravité suivant la latitude où l'on opere. Mais quoique cette grandeur ne soit pas encore fixée invariablement, les opinions des Savans sur cette matiere ne donnent pas de différences assez considérables pour occasionner une erreur bien sensible surtout lors qu'on opere sur une ligne à peu près parallele à l'équateur ; Car jusqu'à présent on n'a aucune raison fondée de douter que la terre

ne puisse être considérée comme un solide de révolution.
Si l'on avoit un certain nombre d'opérations semblables
et bien faites dans l'intérieur de la france on pourroit
peut être en retirer quelque utilité soit pour la phisique
soit pour l'histoire naturelle. on pourroit même partir
des points déterminés pour connoitre la pente des
rivières ou pour d'autres nivellemens particuliers de même
qu'on est parti des bases de la méridienne pour construire
la carte de france./.

Quoique M. du luc ait perfectionné la méthode de mesurer les hauteurs par le barometre, cependant il reste encore tant d'incertitude dans la méthode qu'il faut ~~mieux~~ bien plutôt chercher a perfectionner cette méthode en la comparant aux résultats des ~~observations~~ operations trigonometriques qu'on employe la méthode même de M. du luc à mesurer des hauteurs.

On peut sans erreur sensible regarder comme parfaitement circulaire l'arc de la surface de la terre le long duquel on opérerait. D'ailleurs il serait aisé d'evaluer la difference que ~~[illegible]~~ l'hypothese possible la plus éloignée de celle-ci pourrait introduire dans le résultats, et c'est tout ce qu'on peut faire a present puisque tout ce qu'on sait sur la figure de la terre c'est que les parallelles ne s'éloignent point de la figure circulaire.

L'inéxactitude des opérations trigonometriques est très peu de chose, et on pourait tirer des lumieres utiles de l'academie des Sciences tant sur la maniere de faire les operations que sur les instrumens qu'il faut y employer.

~~Je ne sais si autrefois de~~ Je crois qu'il serait vraiment très utile d'avoir ~~au~~ sinon une ligne, du moins une suite de points dont on connaitrait l'élévation au dessus de la mer. Mais pour que cela fut utile il faudrait que l'on eut d'abord l'élevation de la plupart des chaines de montagnes, et des grandes plaines; et c'est ce qu'on pourrait executer avec assez de facilité en y faisant travailler les ingénieurs des ponts et chaussées sur un plan qu'on leur donerait.

1 Lettre de Mr. le Comte de Creutz à Mr. Marmontel 9

De Madrid 4 fevrier 1765.

Mon cher ami. j'ai eu le projet de vous oublier, je n'en suis pas venu à bout. pour mon malheur mes amis sont toujours presens a mon imagination. Les soupers delicieux de Madame Il geoffrin me poursuivent au milieu des sombres assemblées de Madrid, et quoique les Espagnols ne demendent guerre à être amusés j'ai tant Paris dans la tête, que j'ennuye l'ennuy même.

Depuis que je suis dans ce pays, il me paroit que le genre humain soit arrieré de dix siecles, les pirenées sont a mon avis les barrieres du monde eclairé que la Philosophie n'a jamais pu passer. Les habitans de ces tristes climats plongés dans les tenebres et dans la plus honteuse ignorence sont fiers de leur aveuglement. La liberté de penser et d'agir leur paroit un bien meprisable. Leur genie aussi deseché que leurs campagnes ne produit que des embrions informes et ne s'eleve que par saut et par bond. Le peuple dont la subsistence est devorée par les moines, ecrasé sous le poids immense de la superstition et du pouvoir arbitraire, croupit dans la misere et dans la faineantise et n'a pas même la force d'en gemir. Cependant il ne faut pas etre le calomniateur de l'humanité. ce peuple est né genereux doux, sensible. Il est meme laborieux là où le phisique et le moral

ne S'y oppose pas. dans les provinces du nord Telles que la Galice et les asturies, ou l'on respire un air moins brulant, ou les Loix ont encore quelque autorité et les hommes quelques privileges, La culture des terres est perfectionnée, les mines sont exploitées et la côte fourmille de matelots. on voit bien que partout ou la liberté jette son ombre elle rafraichit la nature extenuée, et les hommes Sortent de leur anantissement.

La Catalogne rafraichie par les vens de la mediterra=nnée est cultivée comme le Languedoc et presente un aspect riant et animé. Le Peuple, vif, spirituel et industrieux mele les plaisirs au travail et les artisans courent de leur atelier au bal de L'opera, ou ils dyploient dans la maniere de Se masquer un genie inventif, mais romanesque qui caracterisoit l'esprit des maures leurs anciens maitres.

La Valence est L'orgueil de la nature, tout y paroit illusion, mais les Palais enchantés qui L'ornent Sont des ouvrages de moines, construits avec une magnificence digne d'une meilleure institution, dans des Solitudes delicieuses qui Semblent créées exprès pour etourdir L'homme Sur les maux attachés a L'humanité. Aux pieds des montagnes qui protegent le pais des vens de L'ou-est, j'ai trouvé les jardins d'Armide. De ces montagnes descendent en cascade un million de ruisseaux a travers

des bosquets de grenadiers de Lauriers et d'orangers qui
repprezentent des Temples antiques. La fraicheur de
l'ombre, le murmure des eaux le parfum des arbres
odoriferans, la terre tapissée de Lavande de jacintes, de
Roses et d'oeillets; tout cela excite en vous ces sensations
delicieuses, que la jeunesse eprouve à la premiere
Lecture des romans et que l'homme devenu plus sensé
et moins heureux est desespere de ne plus ressentir.

Les Castilles et La Manche offrent un spectacle
bien different. tantot vous voyez une chaine de montagnes
affreuses, image du bouleversement de la nature et d'un
monde en ruine. C'est le Sejour de L'hiver même au
milieu de L'Eté. Tantot la vue est fatiguée par des
plaines immenses qui ressemblent ~~absolument~~ a un
océan de Sable calciné et dont les inegalités repprezentent
absolument les vagues d'une mer en furie. L'oeil
attristé se promene en vain sur les lointains pour
chercher de la verdure et de L'ombre, il ne rencontre
qu'un horizon nud et des villes desertes. les chaleurs insupor-
tables qui y regnent Six mois de L'année sont étouffantes
comme celles de Zara et de Bildulgerid. Les hommes accablés
et presque anéantis, eprouvent en travaillant une sensation
douloureuse et ne trouvent du Soulagement que dans le
repos. ils resteroient les bras croisés pendant toute l'éternité
et croient que le purgatoire n'est qu'une maison de travail

C'est au milieu de ces arrides campagnes qu'est situé Madrid. en bas de la Ville coule un filet d'eau presque imperceptible qu'on honore du nom de riviere. La Ville est bien percée. Les rues larges, propres, et decorées de fontaines. Les maisons grandes et spacieuses vous donnent en meme tems une idée de magnificence et de misere. On diroit qu'Elles sont faites pour y Loger une nation entiere, mais apeine sont elles meublées. La distribution des pieces paroit inventée par quelque ennemi secret de l'ordre et de L'arrangement. Les grands ont des terres ou plustot des Etats qu'ils n'ont jamais vûs. ils preferent de vegeter dans leurs hotels entourrés d'une armée de domestiques qui les servent tristement a genoux. S'ils sortent c'est pour trainer une existence fastidieuse à la cour, ou pour aller indolamment a la promenade. Là on les voit affaissés sous le poid de leur inutilité dans des voitures indignes ornées de decoupures de Laiton. une depense sourde, un luxe mesquin absorbent leurs immenses revenues. Le Duc D'arcos paye en pensions a ses domestiques 300,000 frans par an. Le Duc de Medina celi jouit de 10 milleons. de reaux de revenues et est noyé de Dettes. La noblesse cependant quoique sans education a quelque chose de grand dans le coeur, des manieres nobles, beaucoup de franchise et de probité. ils sont pleins d'honnetté et d'egard pour les etrangers. Le Duc de Medina

Sidonia est un homme d'un grand mérite, il aime les gens de lettres et les honore, il les cultive - En gemissant sur l'ignorance de la nation; il avoue que le mal est sans remede.

BIBLIOTECA INSTITUT

Le Roi d'aujourd'hui est reellement un grand roi. Son gouvernement est vigoureux. Ses ministres tremblent devant luy ainsi que ses favoris. Le choix qu'il en a fait prouve bien son discernement et la connoissance profonde qu'il a des hommes et des affaires. Il a retabli l'ordre dans les differentes branches de l'administration, embelli la Capitale, construit les plus beaux chemins de l'Europe, etabli le militaire sur un pied respectable, payé 32 millions de piastres des dettes de son predecesseur. reduit à rien le pouvoir de l'inquisition. le tribunal terrible qui faisoit trembler les Rois même, n'est plus qu'un phantome incapable même de faire peur aux enfans. mais de reformer les abus qui tiennent a la constitution de changer le genie et les moeurs de toute une nation, ce n'est pas l'effort d'un seul regne.

Le nouveau palais de Madrid et les maisons de campagnes sont vraiement royales. Les jardins de St Ildefonse ont quelque chose de merveilleux. on les a plantés dans les abimes sur la descente de l'affreux Guadarama dont les Sommets sont toujours couverts de neige. Les eaux sont d'une magnificence et d'une beauté qui surpassent de beaucoup celles de Versailles et de Marly.

Les bains de Diane n'ont rien de pareil dans l'univers.
ces jardins ont coûté 44 millions de Piastres fortes.

L'Escurial est un vaste Edifice, simple et majestueux. Le Roy y demeure au milieu des moines, des livres et des morts. On y a rassemblé les plus beaux tableaux de flandre et D'Italie. La Bibliotheque n'est recommendable que par les manuscripts grecs et arabes qu'elle renferme. Le Panthéon ou la Sepulture des Rois est d'une magnificence qui imprime la terreur. L'architecture est d'un Stile Sublime, mais Lugubre. on n'y voit que les marbres les plus rares, Les Sarcophages de Vert antique; Les yeux sont ebouis mais les cheveux se dressent sur la tete et l'on sent bien que c'est le Sejour de la mort.

Aranjuès est un endroit delicieux c'est le triomphe de l'art et de la nature. Le Taye est amené sous les fenetres du Palais ou il forme la plus belle cascade qui soit au monde. Les arbres de l'allée de la Reine qui suit le Taye dans l'etendue d'une lieue, sont plantés du tems de Charles V. On n'en voit pas de Si grands que dans les indes. ils se perdent dans les nües et forment de leur ombrage des voutes impenetrables aux ardeurs du Soleil. Un million de promenades variées offrent les vües les plus pitoresques et la même fraicheur. C'est une chose bien voluptueuse dans un pays ou les chaleurs

sont si desesperentes qu'il semble à chaque instant qu'on devroit etre pulverisé ou reduit en momie.

Le Roy a une chasse magnifique au Pardo, a St Ydefonse, a l'Escurial. A la grande battue que le Roy faisoit au mois de 9bre dans ce dernier endroit, j'ai vu 6 a 7 mille betes courir a la fois, et semblables a une armée couvrir une plaine immense. Le bruit qu'elles faisoient ressembloit a celui du Tonnerre. mais le plaisir de tirer dans un troupeau serré ou l'on ne peut pas manquer me paroit bien vuide pour un chasseur.

Les moeurs dans les provinces sont encore pures. La fierté, la patience, la frugalité caracterisent un paysan. Les femmes sont belles et modestes. Leurs danses et leurs chançons appellés Seguedillas ont je ne sais quoi de naïfve de seduisant qui enleve et qui donne une idée de l'age d'or. Mais dans la capitale la perte des moeurs est declarée. La corruption y est affreuse et la debauche y marche la tete levée; la generation presente ressemble à une race de nains estropiés. C'est bien le Sang le plus laid de la terre. Les assemblées sont tristes et silencieuses. on diroit en entrant dans ces appartemens mal eclairés qu'il s'agit d'une ceremonie funebre. Vous restés au milieu de ces personnes sans qu'aucune d'elles vous parle ni ne vous ecoute. Chaque femme de quelque condition qu'elle soit affiche ici publiquement un amant

apellé Carlejo qui est en même tems son esclave et son maitre;
elles se livrent en general avec une facilité incroyable;
mais après s'être livrées elles sont d'une constance
a toute epreuve; l'absence seule est en état de les changer.
Elles voyent alors partir un amant sans regret et
sans verser une seule larme; et s'arrangent tout de
suite pour remplir la place vacante sans balancer sur
le choix de la personne. Il suffit que ce soit un
être masculin, le reste n'est pas sujet a l'examen.
Le transports, le charme du sentiment, la delicatesse,
l'ivresse du plaisir, tout est ignoré. on ne cherche que
la simple jouissance; on ne connoit que les langueurs
et le sommeil de l'amour.

Il y a dans cette ville deux theatres ou l'on repre-
sente tous les jours des chefs d'oevres d'absurdité. on a
joué depuis huit jours une tragedie apellé la fille de
l'air et l'on n'est pas encore au cinquieme acte. rien
n'est plus grossier ni plus indecent qu'une danse
apellée fandango. Elle consiste dans des gestes et des
mouvemens extrement lasciffs qui inspirent de
certaines idées. malgre tout cela les femmes de
qualités ne font aucun scrupule de la danser dans
les bals publics. C'est une danse inventé dans les
serails; on la conservé des maures et je defie l'homme
le plus sage et le plus froid de n'en etre pas emu.

Les Tonadillas plaisent infiniment par un caractere original. ce sont des scenes coupées, chantées avec beaucoup de ~~gout~~ grace et d'expression. La musique toute espagnole, est capricieuse, mais charmante. Elle presente avec rapidité des tableaux variés et fortement touchés. C'est tout ce qu'il y a de plus singulier et de plus interessant.

Les combats de Taureaux sont des Spectacles dignes des anciens romains. Il est impossible d'y assister sans se sentir l'ame elevée. rien n'egale la ferocité de ces animaux Si ce n'est le courage et la legereté des Toreros. Des attitudes nobles, fieres et bien dessinés decelent leur Superiorité. Leur adresse Surpasse l'imagination. L'été passé a Aranjouès, un Seul homme Sans autre arme qu'une corde S'avance vers un furieux Taureau, lui jette la corde autour des cornes, tourne ensuit avec rapidité autour d'un epieu fixé au milieu de L'arêne jusque ace que la tete du taureau Soit attachée a L'epieu. L'animal pousse des mugissemens affreux et frappe la terre de ses pieds, mais l'homme Sans se deconcerter passe une Selle Sur le dos du Taureau Saute dessus, coupe la corde et monté Sur cette bete ferocé va en combattre un autre. C'est la ou L'on voit la Superiorité de L'homme et ce que peut L'intelligence contre la force aveugle.

J'avoue qu'après avoir saisi les principaux traits de cette nation il me reste bien peu à dire sur le reste. Les caractères ont si peu de nuance qu'ils paroissent tous jettés dans le même moule. L'inertie et le repos a mortifié toutes les affections vives. On ne voit pas ici de ces scènes variées, de ces métamorphoses subites que l'inquiétude et l'horreur pour l'ennui produisent chez les autres nations. Pendant onze mois que dura la maladie du dernier Roy, il n'y avoit ni conseil, ni ministres, aucun ordre n'émanoit du Throne. Tous les employs étoient vacans. chacun obéissoit parce qu'il le vouloit bien. En un mot l'état étoit sans gouvernement et dans une anarchie parfaite. cependant il n'en resultoit ni desordre, ni vol ni assassinat. C'est que le Silence des passions tient ici lieu de police et de Loix. C'est un peuple assoupi qui ne fait que des rêves honnêtes. il a pourtant produit les Trajan et les Theodose; et s'il se reveille un jour il étonnera peut être encore l'univers par ses vertus.

Pardonnés moi, mon illustre ami, de vous avoir ecrit une aussi grande lettre et sur tout dans une langue que je possede si peu, mais je n'ay pu m'empêcher de donner quelques Signes de vie à un ami avec lequel j'ai passé des momens qui ont

fait le bonheur de ma vie; j'espere que vous me ferés l'honneur de m'écrire et de me marquer sur tout ce que vous avés fait de bon depuis mon depart; si votre neuvaine est finie, ce poeme charmant qui efface anacréon et ovide; ce qu'est devenu ~~a~~ conte philosophique qui m'a arraché des larmes; si vous avés fini vos 4 Epitres ou les verités les plus sublimes sont ornées de tout ce que l'imagination a de plus brillant; si vous avés achevé de traduire le heros de corneille; quelques mots sur tout cela me consoleront pour dix mois et me fera oublier tous les ennuys de ces pays. dites a nos amis communs que, quoique je vive dans le voisinage du Tropique je ne suis pas encore calciné qu'il me reste encore tout ma sensibilité et que mes amis sont l'univers pour moi.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Adieu mon cher ami, je vous embrasse un million de fois et suis de coeur et d'ame votre tres humble et tres obeissant serviteur &c.

866-9

Lettre de Mr Dupaty
à Mr Thomas
9 Avril 1772.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

(Copie)

18 Lettre de Mr Dupaty a Mr thomas 9 avril 1772

10

je n'ai point encore reçu l'exemplaire de vôtre essai sur les femmes dont vous avez bien voulu faire a mon amitié un si beau present. mais dans l'impatience ou j'etois de le lire mon cher ami, je m'en suis procuré un autre abordeaux. je l'ai lu et je n'ai qu'un regret apres l'avoir lu, c'est de l'avoir en même tems malgré moi appris par cœur. il y a des choses qu'on voudroit toujours apprendre et ne jamais sçavoir. je vais vous dire avec franchise mon cher ami le sentiment de mon cœur sur vôtre ouvrage, et le jugement de mon esprit. cet ouvrage doit ajouter immensement a la reputation immense de Mr thomas c'est un ouvrage absolument neuf non seulement dans l'histoire des femmes, mais aussi dans celle de la pensée, non seulement pour toute la litterature en general mais encor pour vous même. cet ouvrage est d'une tres grande profondeur et peu de lecteurs pourront aller jusqu'au fond, mais a chacune de ses couches à chaque different lit si vous me permettez de m'exprimer ainsi, on y trouve de la philosophie, de la verité, du genie, le vôtre, et les femmes. le procedé de vôtre âme dans vôtre essai ainsi que dans vos derniers ouvrages cependant d'une maniere plus particuliere, dans celui ci est celui que vous décrivez si bien vous même, et par cela même qu'il est le vôtre, de faire sortir d'une facile idée une foule d'idées toutes enchainées a la premiere, ou d'un grand nombre d'idées éparses exprimer une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes. voila mon ami le carractere ou plus tot la marche de vôtre genie, c'étoit celui de tacite dont on diroit que vous avez emprunté cette plume sévére avec grace, qui apres avoir dénoncé aux siecles futurs, les tibere, et les neron, leur recommande ensuite les moeurs grossieres mais vertueuses des germains et les vertus

d'agricola. cetalent peut tappeller mon ami la chymie du génie qui scait créer en rassemblant ; c'est par cet art des rapprochements qu'une foule d'idées ~~[illegible]~~ ténües et usées, perdues dans l'athmosphere de la ~~[illegible]~~ pensée, passez moi encore cette expression, reprenent un corps en s'unissant refletent les unes, ~~[illegible]~~ sur les autres, et acquierent chacune, par le volume du tout, un ~~certain~~ volume qu'elles n'ont propre, comme on voit la poussierre du diamant qui n'étant rien sous la lime, ~~[illegible]~~, en se rassemblant ~~dans~~ la main du lapidaire, recouvrer, une forme de l'éclat, et un prix ; pour revenir à la profondeur de vôtre ouvrage on voit non seulement ce que vous montrez de vôtre ame, ce qu'il vous a été permis d'en montrer, mais même ce qui y est resté ou qui y a été repoussé par le censeur, c'est une belle statue de la verité nüe, taillée par le ~~[illegible]~~ génie, autour de laquelle la main de l'autorité a jetté une draperie mais sous laquelle le nüe saille encore. on sent vôtre ame sous chaque phrases, on pouroit noter presque continuellement l'accent de vos yeux, de vôtre visage de tout vôtre corps. pendant la composition c'est a ces traits seuls que le genie se révéle. des hommes d'esprit peuvent composer des ouvrages saillants et ingenieux ; mais ils ressemblent a ces arbustes, étrangers transplantés avec art dans un jardin, tandis que les vôtres sont pareils a ces grands chênes qui par la profondeur de leur racines et la hardiesse de leur cime, attestés qu'ils sont nés chez vous, quand au stile de vôtre essai outre le carractere général de precision dans les idées, et de concision dans les expressions, de raprochement continuel des deux idées extremes d'une grande pensée pour faire deviner la chaine aux lecteurs, et la leur faire mesurer, ou en entier ou en partie suivant leur portées, outre une foule de tours et d'expressions energiques et immenses qui sont comme des traits plus vifs encore qui

s'élancent du foyer de la lumiere, j'admire encore mon ami une harmonie prodigieuse non seulement dans les grandes phrases periodiques, mais même dans la succession souvent assez longue des phrases coupées, cette harmonie se fait tout d'un coup sentir et entendre a l'ame à travers l'oreille pour pour qu'on sache donner le mouvement analogue a son caractere particulier et alors la voix frappant tout naturellement sur les repos harmoniques que vous avez placé de distance en distance. joüe le veritable air de musique qui convient a vos pensées et a vos parolles. de sorte que pour avoir lu tout a fait vôtre ouvrage il y a 5 a 6 lectures a faire ~~tout~~ presque toutes independantes l'une de l'autre, vous m'avez reconcilié mon ami avec les periodes; je vois à present que par leur moyen on peut executer ces beaux crescendo qui font diton tant de plaisir en musique. j'ai dit diton car je n'entends rien a cet art et je suis sourd par raport à lui. venant actuellement au fond de vôtre ouvrage c'est une idée bien philosophique ~~qui suppose une philosophie profonde, et qui pourra servir a la vie pendant un ouvrage~~, c'est un projet hardy et sublime de prendre la femme du milieu du siecle ou elle est, de la depouiller des modifications étrangeres a sa nature de la transporter toute nüe au haut des ages, et là, reprenant tous les faits passés et connus des siecles, épars dans l'histoire qui les rassemble, réédifier le theatre des societés primitives, et y faire recommencer autour de la femme les Evenemens, et les passions, d'examiner alors de près en se tenant a côté d'elle l'action de tous les évenemens factices combinés avec les passions naturelles sur

elle même, et sa reaction sur eux. c'est a dire les passions factices qu'elle reçoit a son tour, et les evenements naturels qui vont en resulter dans la suite, de suivre en la conduisant de siècle en siècle, cette chaine d'action, et de reaction continüe, et de ramener enfin a nôtre age et sous le choc actuel de l'ordre phisique et moral, la femme nüe d'abord, ensuite habillée pour ainsi dire au grè de chaque siècle, et enfin vêtue du nouvel habit que lui a donné le nôtre qui n'est peut être ny le moins pauvre ny le moins ridicule. voila mon ami ce que vous avez executé sensiblement, du moins pour le lecteur qui vient a vous capable de vous entendre. sans doute il y auroit entre les couleurs tranchantes et primitives, a rapporter les nuances qui servent d'intermediaires qui les unissent qui les gradüent, et qui par un raprochement insensible semble faire tenir de chacune, des couleurs absolument pures et originales, vous avez comme Neuton a travers vôtre prisme philosophique vous avez separé et déterminé les couleurs de ce nouvel arc en ciel, aussi brillant, aussi mêlé aussi fugitif que l'autre, et qui pour achever la comparaison luit par mi nous dans les malheurs de la vie comme l'autre dans les orages il faudroit a present mon ami sans doute et cela n'appartiendroit qu'a vous, faire sur l'homme les épreuves que vous venez de faire subir a la femme, mais le faire avec une main plus vigoureuse et plus forte sans crainte de blesser l'homme, comme on diroit que vous avez fait par raport a la femme. et ensuite a presavoir d'elaloppé votre plan dans les détails il vous seroit aisé de rassembler la vie de l'homme en general, considéré comme individu, éparse dans les differents

Siècles, pour les montrer un, lui donner un seul moi, 10
déterminer et caractériser en un mot son individualité morale
au rang des êtres. par là et quand les siècles auroient fourni
assez de materiaux, quand l'homme qui n'en peut être que son
enfance auroit assez vécu lon auroit l'histoire de la pensée
de l'homme et comme j'ai dit, si je puis m'exprimer ainsi, de maniere
qu'on pourroit deviner un jour sans lire les annales, quel fut
l'Esprit humain lors de tels événements caractéristiques une fois
donnés. et connoitre a chaque époque de l'histoire physique, chaque
époque de l'histoire morale; enfin si les connoissances physiques
se perfectionnoient en même tems et au même degré; on pourroit
peut être un jour rassembler tous les faits de la nature ou de
l'homme en un seul exemplaire qui seroit comme le recueil
complet de ses ouvrages, multiplié à l'avenir mais toujours le même
dans la foule d'exemplaires dont chaque page pour ainsi dire en
jettée au hazard en tombeaux dans l'immensité des siècles
j'ai laissés mon ami des idées ou des reveries que peut être je
rassemblerai un jour. parmi les morceaux de votre moi qui me
frappent le plus je vais vous en indiquer quelques uns. d'abord
la réplique d'une femme au mot rigoureux de l'Iroquois grec
simple touchante et forte de raisons. Mais de ces raisons voilées
par les graces telles qu'il convient aux femmes de les présenter,
car une femme qui argumenteroit comme un prêtre irlandois
ne feroit certainement pas fortune, je mire les morceaux ou vous
rendez raison par l'histoire, des caractères des femmes grecques

des femmes d'asie, et d'europe, avec les nuances dont elles
des Evenements les distingue. j'ai compris l'esprit de culte
rendu a athenes aux courtisanes, et en meme tems que les
moeurs publiques etoient si corrompues, la retenue des moeurs
domestiques. c'est un morceau digne de monter qu'on doit vous
j'ai remarqué la revolution que vous decrivez dans les moeurs
des dames romaines, ces traits en surtout qui saillent si bien
alors la retraite des femmes dut être moins austere, leur
" esprit plus actif fut plus exercé, leur ame eut de nouveaux
" besoins, l'idée de la reputation naquit pour elles, (magnifique
pensée trait decisif) leur loisir augmenta par la distinction
des devoirs, ensuite la distinction des devoirs vils et des
devoirs nobles &c. il y a une foule de pinceaux etonnants
dans la peinture des moeurs des femmes sous les empereurs
mais je m'arrete entre autres a cette phrase; elles attacherent
leur coeur et les yeux avides sur un theatre pour devorer
les mouvements d'une pantomime, quand vous avez fait
cette phrase je parie que votre visage se reposoit point.
Le portrait du stoïcisme et son effet au milieu de la corruption
des moeurs, est singulierement pensé, un des plus beaux morceaux
en peut être celui ou vous peignez la revolution occasionnée
par le christianisme, et la plus considerable que les femmes
ayent éprouvée, c'est un des endroits ou vous avez descendu le
plus avant dans l'esprit humain et dans le coeur des femmes
ou plutôt que vous avez trouvé a la surface a la surface de

l'une et l'autre des choses qu'on n'y voit point parcequ'on
va les chercher plus loin, avec qu'elle adresse apres avoir
caracterisé le courage religieux, passez vous vite a cette phrase
qui ne dement point mais qui parcela seul qu'elle dit qu'elle
que choses ou plustot qu'elle parle, simplement, vous met a l'abri, celui des
femmes chretiennes fut fondé sur de plus grands motifs. fugit ad salices
sed se cupit ante videri. dans le morceau ou vous decomposez
le sentiment qui entraine les femmes a la religion avec plus
d'impetuosité que les hommes, avant de fuir vous vous êtes
arreté un peu trop, et peut être aurez vous donné le tems aux
devots de vous appercevoir, ils se facheront peut être en secret
et peut être tout haut de ceque les femmes ont été dans l'Europe
les premiers apôtres, et que les femmes sur tout ayent êtés reines
et leurs maris des barbares, et les tems indifferents aux croyances,
ou rien n'étoit plus absurde qu'autre chose, ou le besoin de
croire enfin se contentoit aisement; dans cette derniere phrase
de la note qui est au bas de la 62e page enfin chez la plus part
des sauvages tout ce qui a ou paroit avoir quelque choses de
surnaturel; les ceremonies religieuses la medecine et la magie sont
entre les mains des femmes, n'est il pas vrai qu'au lieu de ces
mots, les ceremonies religieuses vous auriez voulu mettre tout
bonnement le seul mot de religion. tout ceque vous dittes sur
l'établissement de la chevalerie, sur ses progres, sur les changemens
qu'il apporte dans les moeurs est parfaitement dégagé de dessous
les ruines de ces siecles barbares. il en est de même de cette époque
d'un plus grand courage parmi les femmes, lors de l'invasion
des turcs, ce morceau est lumineux, et ce spectacle des passions

franches, et naturelles du coeur humain dirigeants les cours des événements dans les Siecles grossiers, vaut bien celui de nos passions factices et toutes sociales qui leur donnent aujourd'hui le mouvement qui les dirige. j'arrive et je m'arrete un moment a la revolution qui se fait en italie. je n'ai rien vu de plus approfondi, de mieux raisonné et de mieux écrit que le compte que vous rendez de l'impulsion donnée en italie vers l'etude, des langues de la theologie et de la jurisprudence, et ensuite vers la poesie. j'ai remarqué et les docteurs de sorbonne l'auroient encore mieux remarqué que moi cette phrase qu'on peut bien accuser, mais qu'on ne peut pas connoitre, la théologie ou l'art d'appliquer des raisonnements humains a des choses celestes est un autre genre de connoissance qui occuppoit et qui exerçoit alors, j'aime singulierement cette pensée pleine de philosophie et qui rend si bien raison du genre d'ambition dont vous parlez là; l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu ne pouvant encore avoir le secret des siences et de leur profondeur devoit naturellement les regarder comme un dépot contenu dans les livres, dont la memoire pouroit s'emparer. il faut croire d'apres vous que la multiplicité des capitales en italie est la cause de l'éclat et du progrés des sciences et des arts dans ces climats. tout le monde aura gravé dans sa memoire le portrait d'agripa chef et un des premiers auteurs de la conjuration sur la preeminence des sexes. il n'y a qu'un philosophe profond qui ait pu appercevoir l'influence des temples et des églises, acoté l'un de l'autre, des monuments anciens et modernes melés ensembles sur l'esprit et les ouvrages du Seizieme Siecle. enfin me voicy parvenu a vôtre magnifique épisode de la preeminence des sexes, sans contredit le gros diamant de vôtre bague et qui suffiroit seul pour vôtre gloire. pendant tout le tems que je vous parlerai de ce Morceau je serai a vos genoux et je noserai vous

4f quil est doux de retrouver encor l'homme au fond de l'homme 10
me permettrez vous actuellement mon cher ami de vous dire avec
franchise quelques petites taches que j'ai apperçus dans le soleil. mais
qui pourtant n'y sont peut être que pour moi. il y a trois ou quatre
expressions que vous repetez trop souvent peut être quelques bons effet
qu'elles fassent d'ailleurs. telles sont celles cy. douces froides doucement
apres avoir parlé a la page 32 du decret qui permet aux femmes
romaines de mettre un ornement de plus a leur coeffures vous faites cette
reflection, il faut convenir que nos modes françoises n'ont pas une
origine tout a fait si noble, a vôtre place mon cher ami je supprimerois
cette plaisanterie, parce que le lecteur la fait de lui même, et avant même
d'y être arrivé en lisant. c'est ce qui m'est arrivé, on voit d'ailleurs que
vous l'avez necessairement faites; enfin cette plaisanterie rompt peut être
desagreablement le ton de severité qui regne dans ce morceau, et qui lui
convient uniquement, au reste je suis parmenion et vous êtes
allexandre. dans un autre endroit apres avoir dit en parlant des
femmes romaines qui ne reçurent point l'honneur des Eloges publiques
sous les empereurs, page 44. vous ajoutez tres bien et avec un grand sens;
mais ce qui vaut mieux elles furent louées par tacite. cependant
vous repetez et vous affoiblissez ce sens, du moins je le crois par
cette phrase, deux lignes de tacite sont fort au dessus de touts les
panegyriques d'usage, tenez vous bien fortement a cette phrase là.
on vous reprochera peut être mon ami de n'avoir point repandu
assez de sensibilité dans vôtre ouvrage, mais ce sont des amans ou
de mauvais critiques qui pourroient vous faire ce reproche. vôtre
role dans vôtre essai est celui d'un historien qui raconte et d'un
philosophe qui raisonne, vous mettez les femmes dans vôtre
balance pour les peser, vôtre main ne doit pas quitter la balance pour

les allez caresser, en un mot vous êtes non pas l'avocat des femmes mais leur juge, et tout ce qu'il vous est permis dans une pareille cause, c'est de prononcer l'arrêt avec cet air de bonté et d'interêt qu'un juge en a avec prononcer un qui absout un innocent. Sans precisement avoir repandu votre coeur sur votre ouvrage on voit que d'un vous beaucoup de vos pensées ont passé par votre âme on y voit pris une teinte de melancolie douce qui tempere l'austerité de raisonnement. je crois que tacite auroit traité votre sujet tout comme vous, et c'est là me semble un assez bon argument. d'ailleurs je crois qu'un general ce n'est point le caractere ni de votre genie ny devôtre ame de se repandre avec impetuosité. de déborder de toute part avec vehemence, vôtre maniere qui est celle de tacite et qui ensuite est la vôtre, consiste, apres avoir bien vu vôtre pensée, de l'avoir bien arreté dans vôtre memoire, à appellez de tous cotés les idées les plus propres a la rendre sensible et a l'exprimer; ensuite apres avoir fait un choix entre elles, vous les votez chacune des mots les plus transparents, vous ne leur endonnez que ce qu'il enfaut pour le contexte, vous tachez que l'idée perce de toute part a travers enfin vous rapprochez toutes ces idées, donnant que chacune paroisse le plus qu'il est possible, que par leur position elles reflechissent lumiere sur l'autre enfin elles eclairent mutuellement qu'une idée lumineuse jette son eclat sur une idée sombre. tantot vous voilez celle ci au milieu d'autres qui sont decouvertes, car voilez une femme au milieu d'un peuple c'est la montrer, tantot vous faites marcher celle la toute seule, afin que tous les regards se portent sur elle. en un mot les details dans lesquels vous entrez, les combinaisons que vous devez faire sont innombrables. vous avez la patience du genie.

cas cette patience là n'appartient qua lui. vous produisez le diamant et vous le polissez vous même. ou cette manière ne peut se prêter a une certaine impetuosité de sentiment qui entraine les idées pêle mêle et avec plus d'abondance de mots que de choix. aussi cest le genre qui doit decider du style. le style repandu a des charmes, le style rassemblé a les siens aussi, phriné étoit belle lorsque se promenant sur le bord de la mer les cheveux épars et flottans appellé crut rencontrer Venus sur le rivage qui venoit de descendre. phriné etoit belle, lorsque ses cheveux élegamment tressés autour de sa tête, elle seroit de un model a praxitele pour sa Venus de cnide. jai regret actuellement mon cher ami de quitter un sujet qui minteresse autant. mais il en tems de finir ma lettre et devous demander pardon de cause si negligeament avec vous excuses mon barbouillage, lisez le avec les yeux de l'amitié, la mienne est toujours aussi vive et aussi vraie, malgré cedernier ouvrage je ne vous souhaite point la gloire parce quelle ne peut vous manquer mais soyez heureux avec celle que vous aimez et pour elle, soyez le toujours et jamais parfaitement ——
ma femme lit actuellement votre essai, elle massure que vous devez être heureux. ——

O sensibilité c'est toi que j'invoque, d'aigne être ma muse, et viens je t'en conjure presider a cet ouvrage. impreigne mon poeme de cette douce melancolie que tu repands dans la profondeur des forêts, au bords du Ruisseau ou de la Cascade, dans la vallée solitaire, mêles dans mon stile ces charmes secrets, ce don de plaire enchanteur, saoües sur mes vers l'immortelle Ceinture; retiens surtout dans mon ame durant les heures de mon travail, ce sentiment que j'éprouve devant ~~[illegible]~~ une belle action, ou un grand homme, ou Silvie, ou au mot sacré de la liberté; o sensibilité conduis invisiblement mes vers au fond des cœurs, qu'ils y arrivent aussi touchants que la voix d'une amante, qu'ils y soient aussi doux que l'est sur le cœur d'une mere le premier baiser que sa fille essaye; ou le sommeil d'un enfant au berceau, ou un matin du printemps, ou le repos ~~du soir~~ d'un beau soir.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Loin d'icy hommes durs et par consequant mechants qui n'avez jamais senti vôtre cœur battre dans la pitié aux cris du malheur, qui jamais n'avez pleurés sur des pleurs, qui jamais n'avez souffert hors de vous, qui jamais dans vôtre ame n'avez refugié une peine, mais vous accourrez tous a ma voix, vous, qui avez besoin d'aimer, qui avez besoin d'être aimés, qui avez besoin de pleurer et même de souffrir, amans, bons peres, bons fils, meres tendres, freres amis, et amis freres, je vais chanter pour vous seuls,

je vais chanter, mais comment, meschants pourront ils se faire entendre au milieu du bruit Epouvantable des chaines, que quels ques bras agitent de la hauteur de vingt-trones sur le genre humain, qu'ils écrasent et qui gémit

Lettre du Cte D'Egmont
au Duc de Choiseul

Cette copie est de
l'écriture de d'alembert &
le titre de l'écriture de
Mlle de l'Espinasse

lettre de Mme Degmont à Mr le Duc de Choiseul

Je sens, Monsieur le Duc, d'une manière bien douloureuse combien je partage tout ce qui vous interesse. Dans la calamité publique vous etes le moins malheureux. Vos amis auront pour consolation votre gloire; mais il n'en reste point pour la france.

11

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

a paris ce 11 aoust 1775.

12

M. Turgot prie Monsieur de Condorcet de lui dire quand il le verra ce qu'il pense de cette dispute

11. 7bre 1775

Monseigneur

ayant appris depuis peu que le S.r portal sollicitoit[1] la reimpression de ses observations sur les effets des vapeurs mephitiques, &c. j'ai cru devoir reclamer votre justice en faveur d'un ouvrage dont je suis auteur intitulé avis au

1 du gouvernement

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

peuple sur les asphyxies ou morts subites.

ce dernier ouvrage mis à la portée du peuple renferme non seulement des secours contre les mauvais effets du charbon, mais encore contre toute sorte d'asphyxie. il a merité l'approbation de plusieurs Sociétés Savantes, et il a vu le jour par ordre du gouvernement.

je n'ai demandé aucune Recompense pour ce service rendu à ma patrie, et je n'en sollicite aucune si non la continuation de la confiance du gouvernement, qui me semblerait mêlée retirée, s'il ordonnait l'impression

d'un autre ouvrage sur les morts subites modelé
sur le mien. ce n'est pas que je demande qu'il
soit defendu aux portal d'en publier sur le
sujet; j'en suis très éloigné; mais j'ai eu l'attache
du gouvernement en m'occupant de ce objet
et j'en demande la continuation, puisque je ne
l'ai pas demeritée.

Si vous pouviez Monseigneur douter de la
bonté de mon ouvrage, et de la superiorité sur
celui du Sr. portal, je vous supplie de renvoyer
ma lettre a l'academie des sciences, et a la faculté
de medecine de paris, afin que ces compagnies

vous rendent compte des deux ouvrages et des raisons respectives. vous voyez Monseigneur qu'en sollicitant une faveur meritée, je ne demande que le grand jour, dans lequel j'espere obtenir justice.

je n'ajouterai point ici que la methode proposée par le S.r portal, est toujours inutile et souvent dangereuse, ce qui doit arreter la publicité de son ouvrage, je vais le demontrer incessamment et c'est une raison de plus pour qu'une production sujette a des inconveniens ne soit point avouée du gouvernement.

je suis avec respect

Monseigneur

votre tres humble
et tres obeissant serviteur

[illegible]

866 (12)

Lettre de Mad.e Geoffrin à M.r Marmontel. En datte du 20 Juillet 1766. à Varsovie.

INSTITUT BIBLIOTHÈQUE

Je remercie mon aimable voisin de son obligeant et tendre Souvenir.

Votre Lettre est charmante, mais elle n'est, ainsi que ce que vous conservez vous même, que l'on disoit des ouvrages de l'abbé de S.t Pierre, que le rêve d'un bon Voisin, d'un tendre ami, d'un cœur sensible, d'un esprit Poëtique, d'une ame remplie d'humanité, et d'une Philosophie douce, qui vous fait voir tout en beau et croire que tout deviendra bon. Mon sentiment me feroit desirer que cela fut ainsi, mais mon expérience et mes réflexions m'ont persuadé..., que les hommes ont été,

tous, et seront toujours les mêmes. Tous ce qui a l'apparence de la singularité, les revolte d'abord, ou leur plait quelques moments. Le mot d'amitié, dont les effets sont agréables, — leur fera toujours souhaiter de rencontrer ce sentiment, sans se soucier de le sentir.

La Fontaine a dit: qu'un ami véritable est une douce chose.

Tout le monde desire donc d'avoir un ami, sans penser si l'on en mérite. L'amour propre dispense de cet examen. Je ne veux point me tourmenter de l'effet que fait mon Voyage. Quand je l'ai resolu, il m'a paru la chose du monde la plus simple, et la suitte nécessaire d'une amitié, qui occupe mon coeur depuis quinze ans.

J'ai connû le Pere du Roi de Pologne en France, où il fit deux Voyages assez consientis.

Nous eûmes une liaison tendre et suivie, il ne passoit pas de jour sans me voir. Il me dit qu'il vouloit que je fusse la mere de tous ses enfans, je lui jurai d'en remplir tous les devoirs. J'ai accompli mon engagement, j'en ai vû cinq à Paris. Celui qui y est resté plus longtems, et à qui je me suis le plus tendrement attaché, est devenu Roi. Il n'a pas cessé pendant son sejour à Paris de me donner à tous les instants des marques de son amitié, et de sa confiance; depuis il n'y a eû aucune interruption dans les témoignages de son sentiment.

A Son avenement à la Couronne, j'ai pensé et je l'avoüe trouvé dans l'ordre des choses, que notre commerce alloit finir, mais j'ai été trompée d'une façon bien touchante pour mon coeur puisque son amitié à redoublé. Je ne pouvois plus nourrir mon sentiment de l'esperance de le revoir,

qu'en venant le chercher. Je suis partie, et je suis très satisfaite de mon voyage.

Pour ce qui est de mes petits succès de passage, je les dois à deux sentimens. La reconnoissance, et la Curiosité. Les effets de la reconnoissance sont touchants pour ceux qui les éprouvent, et très satisfaisans pour ceux qui les excitent. Pour celui de la curiosité, il est si commun, et si naturel, qu'il n'y a rien à en dire.

J'avois très bien reçu chés moi plusieurs seigneurs Allemands; ils ont été très aises de me bien recevoir chez eux, et je veux dire, qu'ils m'ont rendu au Centuple les politesses qu'ils avoient reçus de moi. Je dois dire aussi qu'ils y ont joint une expression de sentiment qui fait honneur à leur coeur, et qui a touché le mien; de sorte que c'est moi qui suis à présent leur redevable. La façon dont j'ai été accueillie par les personnes dont j'étois connue, a donné envie

866

de me voir à celles qui ne me connoissoient pas.
J'ai cherché de mon côté à ne pas déplaire, et je
n'ai pas employé d'autre art, que celui que
vous me connoissez. Il a réussi, on a paru con-
tent de moi.

Leurs Majestés Impériales ont bien voulu,
qu'elles ne perdroient rien de leur dignité en
recevant avec bonté une particulière étrangère,
qui ne faisoit que passer. Elles m'ont très bien
traitée.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Voilà tout simplement, mon cher Voisin,
le fait qui fait tant de tapage à Paris,
et que votre imagination Politique et Philoso-
phique vous fait envisager comme le signe d'une
révolution prochaine dans les esprits et
dans les têtes.

Non, mon Voisin, non, par un mot de tout
cela, il n'arrivera rien de tout ce que vous

penser. Toutes choses resteront dans l'état où je les ai trouvées, et vous retrouverez aussi mon cœur tel que vous le connoissez très sensible à l'amitié.

Celle dont je goute les douceurs près d'un Roi charmant et sensible, rendra en moi ce sentiment encore plus vif, l'exercice que j'en fais journellement, me met en haleine, je vais vous aimer tout à la folie. Ce sera pour mon cœur un besoin; avant mon Voyage ce n'étoit qu'un plaisir.

Mon Voisin, je suis enchantée de vos succès à l'académie, je les troquerai volontiers contre les miens, mais je ne troquerai pour rien au monde la connoissance profonde que j'ai des hommes. Ce que vous m'apprenez de Rousseau me confirme que ma science est parfaite. Tout le monde sçait la repugnance que j'ai toujours

eue pour lui, j'ai dit que c'étoit un très bel esprit,
et une ame très noire.

Je dis mille choses tendres à mon cher Baron
D'holbach, et à la belle Baronne, ainsi qu'à
vous; ils sont partie du troupeau que mon
coeur a choisi, et cheri. Il ne faut plus
m'ecrire. J.

Lettre du Cte de Laurageois

à Mr De La Lande

Astronome

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

[Sur la minute]

a Manicamp par noyon le 8. xbre 83 14

Come on n'a plus, mon confrere, grand chose a faire de son corps, quand il a 50 ans. je laisserais volontiers quelques un de mes muscles s'arranger avec la goutte, si elle ne contrariait pas mon envie d'aller à paris, entendre tout ce qu'on y dit d'admirable, et y voir surtout ce qu'on y admire. mais j'ai bien de la peine à me promener dans ma chambre, lorsque je n'entends parler que de voyages dans les airs. qu'est-ce donc que le coche de M. montgolfier, elevé à la muette, selon le procès verbal de M. L. D. de poliguac, de M. L. D. de gaines; et comité aux gobelins, selon le temoignage des brasseurs du lieu? qu'est-ce que le char de M.r chales et Robert? qu'est-ce que la permission qu'on vous a refusée, d'y monter pour y faire des experiences? qu'est-ce enfin que des bulletins que vous envoyés sur ces merveilles, à de belles dames, qui en sont bien emerveillées?

j'espère que si votre urbanité, ne dedaigne pas de satisfaire ma curiosité provinciale, vous dedaignerés bien moins de repondre aux questions philosophiques qu'un academicien peut adresser à un autre. qu'est-ce donc mon confrere, qui est nouveau dans ces machines aërostatiques? si non, leur forme, qui les rend susceptibles d'elever des hommes dans les airs: comme les ecoliers s'amusaient à y porter des chats, sur des cerfs-volants. depuis les boulles de savon, et les globes de nevers,

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

les enfants ne s'amusent-ils pas des effets qui leur apprennent cependant, qu'un fluide quelconque plus leger qu'un autre, traverse le milieu plus dense que lui, jusqu'à ce qu'il puisse se mettre en Equilibre dans un milieu aussi rare? ✱✱✱. enfin quel conte m'a-t-on fait, mon confrere, sur les expériences que vous avés demandé au ministre la permission de faire dans la machine de Mr charle, et qu'il vous a refusée? puisque vous avés employé le ministre de paris dans cette affaire, je suis faché pour sa celebrité, que M. amelot ne le soit plus: car M. le baron de breteuil a si bien merité la reputation d'un homme d'esprit, qu'il peut gater tout, presque impunement. c'est le Dangereux empire des opinions etablies. prenés y garde, mon confrere, car si M. de breteuil est plus grave que M. amelot, il n'est surement pas aussi serieux. mais si vous pouvés craindre le ridicule, parcequ'il est sans cesse auprès du sublime, vous devés songer qu'il ne l'accompagne toujours que pour decouvrir tot ou tard au public, que le faux merveilleux, n'est pas le vrai sublime. enfin dans le cas, ou les disputes (que je prévois pourtant) entre le grand fauconier, et le grand gaolier de la bastille, sur l'expedition des passeports pour les airs, n'en ferment pas les chemins, qui cependant n'ont pas besoin de corvées; et que vous obtenés la permission de vous y montrer au public a 4 ou 500 pieds au dessus de lui: comme ce ne sera surement

pas pour y voltiger, ainsi qu'un danseur de corde. qu'elles
expériences voulés vous donc y faire ? les cerfs volants suffisent
pour celles qu'on a faites, et celles qui restent à faire sur l'électricité ?
voulés vous en faire sur la pesanteur des couches de l'atmosphere ?
mais mon confrere, le poids spécifique des machines aërostatiques
les empechent non seulement de s'élever dans la region ou l'air qu'elles
contiennent, pourait se mettre en équilibre ; mais les soutient
infiniment au dessous du sommet des montagnes ou avant, et depuis,
Parchal, on a fait tant d'expériences sur le poids de l'air, et même
sur sa nature. enfin mon confrere, tant qu'on ne parviendra
pas a gouverner ces machines, le spectacle qu'elles donnent serait il
beaucoup plus scientifique, ou plus utile que les équilibres de
nicolet ? si j'en doute, je conviens qu'il est juste que le degré
d'étonnement du public, détermine celui de son admiration. et que
tandis qu'un savant contemple une boule de savon, les enfants s'en
amusent, et le public n'admire que des ballons infiniment plus
grands. touts les hommes ne sont frapés que de la grandeur, mais
vous calculés celle des causes, lorsque le vulgaire mesure la
dimention de ses effets. ressouvenés vous au moins mon confrere de
l'epouvante ou vous avés jetté paris par votre belle hypothese
sur une comete. et ne s'effrayés pas par hypothese que vous vous
cassérés le col en vous promenant dans la region sublunaire
lorsque votre thelescope porte en effet vos regards jusques a

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

l'orbite de jupiter. il faut enfin vous menager. car si mon amitié pour m.r d'alembert me faisait craindre pour l'academie que l'esprit de lumiere qu'il y portait, ne se fut éteint dans son cerueil, vous me paraissés depuis sa mort prendre un essor qui ne doit plus occuper que de votre vie. j'ai l'honneur d'etre mon confrere avec toute la consideration que vous est deu votre tres humble et tres obeissant serviteur

A Lauraguais

De Monsieur
Monsieur de la Lande de l'
l'academie des sciences, et
professeur d'astronomie au
college royal
à Paris

15

Mme Malezieux de

St Chamans

à Turgot (je crois)

15

a paris ce 22 iuillet

15

BIBLIOTHÈQUE

je mimagine Monsieur quune méchante lettre vous
cera moyens achargé que de vous demender un rendévous
cest ce qui me fais prendre le parti dauoire lhonneur
de vous écrire pour une chose peu importante mais
qui me tien fort a cœure, men fils auoit demende
a mr de boire la crois de st louis pour sont beaupere
qui la desire auec patient, il luy auoit promis
positiuement et a force de remetre il sent est allé sent
nous auoire tenue parolle, vous ne voudrie pas Monsieur
me metre dems le cas de le regretaire je serois je
croy la seule, jose donc vous suplier de nous faire
optenir cette grace, si cetoit pour un officier de
marine je ne vous la demenderois pas cela pouroit
tiraire a conséquance mais pour un abiten de
la guadeloupe il ni en a nule, mr du manoir
est le plus riche particulier du pais il a des
abitations superbe et huit ou neuf cent negre
sont grend pere et sont pere onts rendue des seruices

et je croy quent bonne politique il est bon datacher
a la france ces gros colons qui peuve beaucoup
aider a la défence du pais quent ils sonts bien
intentianné, la grace que je prend la liberté de
vous demender ne coute rien, elle est promise, il est
vray que vous neste nulement aubligé de tenire
les paroles de mr de boire quil ne tenoit gaire
luymeme, mais si josois me flatter chomieur que
lonnie de me faire plaisir en quelque pour aupret de
vous je vous dirois que vous ment feray un tres grend
et que jen auray une reconnoissance infinie, je
prie lexcelent condorcet detre ment avocat et de
vous montraire un petit mémoire et les papies qui
prouve la vérité des faix qui y sonts avenssés, si
vous desiries de prendre quelques éclercissement sur ce
pais mr du manoir seroit fort en etat de vous en
donné cest la seule chose dont il parle bien par ce
quil la scay bien et il desire fort davoire lhonneur
de vous estre présenté mais ce sera au moment ou cela
ne vous importunera point. je pleint bien notre
pauvre limousein, mais je suis trop bonne patriante

pour notre patrie que vos talens et vos vertus
soit employé sur un plus grand theatre ou vous
serez plus a meme de faire du bien.
j'ay l'honneur d'etre avec respect Monsieur votre
tres humble et tres obeissante servante
Malezieu de St. Chamans

16 - 18

M. Dr Marquezy
à Turgot

a Brest le 13 mai 1774

16

en verité je me trouve bien coupable, Monseigneur, davoir été si long tems sans avoir l'honneur de vous ecrire. mes sentiments cependant a votre egard sont toujours les mêmes, ils ne varieront jamais, non que je le dise parceque cela peut vous importer, mais par la justice que je me crois permis de rendre a moi même.

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

Nous avons eu icy l'empereur, qui y arriva vendredy au soir vers les 4h et en est parti hier matin à la même heure. il a gardé pendant son sejour icy le plus parfait incognito, n'ayant pas même voulu permettre qu'on lui donnât un simulacre de combat dans la crainte qu'il a toujours paru avoir que les complaisances, que l'on auroit pour lui ne fussent des honneurs distingués (requises). seulement avant hier, il tourna plusieurs bordées dans la rade, sur un vaisseau qui avoit appareillé exprès. il a visité tout le port dont il a vu les differentes operations avec attention, faisant beaucoup de questions les unes servant au developpement des autres tant pour se mieux faire entendre, que pour mieux comprendre lui même les reponses. il m'a paru avoir des connaissances en physique et dans les arts et entre nous soit dit, les

chefs qui ont dans ces occasions le privilege exclusif de parler n'etoient pas en etat de lui repondre. il vint a notre sale dacademie, ou jai eu avec lui une conversation particuliere d'une heure au moins. nous parlames sur differents sujets sur lesquels il raisonna tres bien. jassistai avant hier a une conversation pour ainsi dire generale dont il fit presque tous les frais, je lui entendis dire plusieurs choses relativement au gouvernement des Turcs qui me montrerent quil avoit reflechi sur lart de gouverner. il nous conta plusieurs petites histoires, ou il y avoit toujours le trait despritt. tout cela ne suffit pas pour determiner la valeur de ce souverain mais je connois et jai connu plus d'un ministre en France infiniment au dessous de lui, pour les connaissances et pour lesprit. il me parla beaucoup de mon voyage dans le nord, particulierement sur la russie et il chargea M. le Cte de Coblentzel de m'entretenir encore sur ce sujet du moins jai tout lieu de le conjecturer ainsi. ce ministre des finances qui a des connaissances generales ma dit avoir eu avec vous des entretiens particuliers, et même il ma chargé de vous faire ses compliments vous devez le connoitre mieux que moi cependant je le comparerois

volontiers avec M. de Baudry, c'est vous en dire assez.

Depuis quelques tems j'ai laissé certains ouvrages politiques que je ne perds cependant pas de vüe, observant les effets de notre nouvelle ordonnance de la marine, qui me fournira toujours des reflexions utiles. je ne vous cacherai pas que cette nouvelle ordonnance renferme de bonnes choses quoiqu'elle soit manqué sur une infinité d'autres. Les projets n'en sont pas mauvais, mais les moyens d'execution, n'y repondent nullement.

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

je suis maintenant occupé a mettre au net un ouvrage de calcul particulierement sur la resolution des equations du 2me Degré. Comme ces objets interessent M. le mqs de Condorcet je vous prie de l'assurer de ma part que le problemes est entierement resolu, quoiqu'il y ait cependant une certaine irresolubilité dont on n'avoit pas encore d'exemples mais qui se trouve demontrée rigoureusement. je compte envoyer cet ouvrage a l'Academie des sciences. peut etre même prendrai-je la liberté de l'adresser a M. de Condorcet sous votre couvert, en le priant de vouloir bien etre un des commissaires qui l'examineront.

cet ouvrage fini je me propose bien de revenir a celui de politique que j'ai laissé, et y mettre enfin la derniere main. je m'attends bien

que quant je dirai que la profession de soldat ne doit differer en aucune maniere de ~~touts~~ les autres metiers et qu'un homme qui sait celui-cy ne doit plus etre engagé que pour un an tout au plus, je trouverai peu de majors de mon avis, la demonstration cependant m'en paroit rigoureuse ainsi que sur une infinité d'autres objets. la plupart des hommes se trompe, en imaginant que sans la violence et les reglements certaines choses ne pouroient subsister. leur existence est souvent l'effet de la seule loi coercitive naturelle celle du besoin. ~~c'est ainsi que~~ parceque quant 100000 hommes dans un etat vivent d'une certaine profession, de toute necessité, toutes choses restant les mêmes, il faut que 100000 hommes continuent d'en vivre. c'est ainsi que malgre les desagrements sans nombre de l'etat de soldat l'on trouve toujours a en completter le nombre, parceque 100000 hommes pour vivre sont forcés de se faire soldats. les mauvaises lois sur cela ne peuvent empecher l'existence de la chose qui est due a la loi la plus imperieuse de toutes la necessité mais elles influent considerablement sur la maniere d'exister de la chose qui jamais alors ne peut etre que mauvaise. ~~mais~~

vous aurez peutetre su l'avanture d'un pauvre professeur de mathematiques d'icy, M. le Roy cela fait fremir.

permettez moi, Monseigneur, de finir peutetre d'une façon moins respectueuse mais infiniment plus satisfaisante pour un coeur sensible, je vous aime de toute mon ame et vous embrasse de tout mon coeur. D. M.

a paris ce 24 juillet 1774

17

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

demain, Monsieur, jaurai l'honneur decrire au ministre, jôse croire qu'il ne trouvera pas mauvais que jecrive encore aujourdhuy a M. Turgot. si vous reflechissez sur la remise que jai eu l'honneur de vous faire de mon memoire, vous reconnoistrez que le seul amour de la verité ma fait hasarder une demarche dans un moment ou nayant aucune connaissance de votre façon de penser, jaurois pu courir les risques de choquer vos idées si lon pouvoit le craindre avec un ami des philosophes. je vous avouerai aussi que, tenant par des liens de toute espece a la philosophie dont les succes m'interessent vivement, je nai pu me deffendre dun premier transport de joye de la voir enfin arrivée au ministere. il faut encore ~~aussi~~ vous dire que ma satisfaction a ete doublée par mon attachement pour mon etat qui me rendoit plus amer le sacrifice ou je prevoyois que la permanence des choses alloit m'obliger. je souhaite que la confiance que jai prise en M. Turgot sur sa reputation dextremme probité et sur le rapport de nos amis communs me fasse parvenir a obtenir quelque part dans ~~la science~~ son estime surtout dopres lespece de certitude ou je suis que mes idées ~~qu~~ netant gueres que le resultat de la façon de penser de la partie saine et eclairée du corps de la

marines ne peuvent etre mauvaises, mais avec toute cela je nai point la sotte vanité de me dissimuler que ~~cell~~ les vûes dun homme de genie auquel je souscrits bien volontiers. les miennes peuvent etre infiniment superieures. toute ce que je puis assurer cest que dans les choses de fait je dirai toujours la verité. je nai du tout point lesprit des sistemes, bien moins encore la fureur de tout resoudre et souvent infinité de questions politiques que lon peut proposer sur la marine, je me verrois souvent ~~seulement~~ reduit a n'indiquer seulement que quelques uns de elements du probleme; dailleurs vous avez trop de penetration, Monsieur, pour qu'il soit besoin de vous precaucer sur lerreur ou peut tomber un ministre qui cherchant a seclairer croit que tout le monde leclaire. si vous me trouvez trop foible pour pouvoir vous suivre dans la marche que vous vous proposez, ou si par le peu de ressemblance dans nos idées vous prevoyez que nous devions prendre tous les deux des routes differentes je vous prie de me mettre a portée de reconnoistre votre façon de penser a; il nest point dans mon caractere de profiter de la patiente complaisance dun galant homme pour lui etant parfaitement inutile. voulois avoir l'air de jouer auprès de lui le role dun homme necessaire. la ~~canna~~ protection que ~~M. de~~ vous accorderez très certainement aussi lonnaissance dont je ne suis pas depourvu, me garantit toujours une bonne part dans votre faveur. mais si, sur une certaine conformité entre nos façons de penser, de voir, de raisonner et decrire, lanalogie vous

porte a presumer que je puisse vous etre utile, alors je mengage a vous servir du
peu de lumieres que je puis avoir avec tout le Zele et lactivité dont je suis capable.
dans la supposition vous voudrez bien me faire connoitre vos intentions afin pour que je
prenne mes arrangements pour vous suivre a Compiegne ou de necessité il faudra
bien que je Concerte avec vous les moments et la maniere de travailler, pour quil
ny ait aucune perte de tems ni dun Coté ni de lautre. comme laudience de
demain sera trop nombreuse pour quon puisse y parler daffaires, je vous prie Monsieur
de vouloir bien me donner un rendez vous dont vous indiquerez lheure sur
un petit billet que vous pourez remettre ou a votre portier ou a votre valet
de chambre a qui je ne manquerai pas de venir le demander.

je suis avec respect, Monsieur,

INSTITUT

Votre tres humble et tres obeissant
Serviteur De Marguery

a tout evenement mon adresse est rüe du Colombier hotel de montgommery

Dans la rade de Dunkerque ce 26 mai 1776

18

Monseigneur

je ne puis vous rendre ce qui se passe dans mon âme. je voudrois en quelque façon etre en position de me prosterner devant vous pour vous adorer comme peut etre le dernier des ministres de ma patrie qui desormais meritera des hommages. je me flatte que vous voudrez bien continuer de m'honorer d'une part dans votre amitié et qu'a mon retour de la mer, vous voudrez bien quelque soit le lieu de votre retraite, vous me permettrez d'aller vous y voir. je vous offre tout ce que je puis, comme mes correspondance, si par le rapport de ce que je puis observer dans mes voyages, elles peuvent vous interesser. je vous offre tout ce que je pourai jamais. je ne vais plus travailler maintenant que pour ma satisfaction particuliere, il faut absolument renoncer à l'amour du bien de la chose publique et se feliciter que la ruine de la france que je regarde comme assurée, est peut etre encore assez reculée pour que nous n'en soyons pas les temoins. notre relache ici n'etant que d'un jour et mon depart precipité de Brest m'obligeant à faire ici beaucoup d'emplettes, je suis forcé de me priver de la satisfaction de vous entretenir plus long tems mais a mon retour je vous promets une lettre longue sur ce que

jamais pu voir et une partie de louvrage dont jai eu lhonneur de vous parler,
si toutefois jai le courage dy travailler car dans ce moment il ny a de bien
decidé dans mon ame que le respectueux et inviolable attachement avec lequel
je serai toute ma vie

Monseigneur

Votre tres humble et tres obeissant
serviteur. J. De Marguery

M de Maryneux

a Louvert de la manche dans la flute la Tamponne ce aoust 1776

18 hés

Monseigneur

je profite de l'occasion dune barque que je rencontre a la mer pour vous ecrire deux mots a la hate. j'ai l'honneur de vous annoncer que M. Euler ma remis a petersbourg un memoire sur l'établissement dune espece nouvelle de Tontines avec une lettre pour vous. M. Caillar conseiller de legation a Copenhague ma remis aussi deux livres ~~pour vous~~ qui sont des dictionnaires. ~~nous allons~~

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

mon batiment va relacher a Brest ou il restera 15 jours au moins, si même, comme j'ai tout lieu de le penser, il ny desarme pas. je vous prie de vouloir bien my adresser vos ordres sur la maniere dont je dois my prendre pour vous faire parvenir ce gros paquet et ~~ou~~ je dois vous l'adresser. si par hasard, vous naviez pas l'instruction de l'imperatrice de russie, pour la commission chargée de dresser le projet dun nouveau code de lois, je prends la liberté de vous offrir l'exemplaire que j'ai en quatre langues ~~le~~ Russe, ~~le~~ latin, allemand et francois. si vous daignez l'accepter, j'y serai sensible comme a une nouvelle marque de vos bontés pour moi. je me propose de vous ecrire de Brest ~~par~~ en detail sur mon voyage. je me trouverai heureux de pouvoir conserver quelque relation avec vous. il ne peut etre pour mon coeur de satisfaction plus delicieuse que

celle qu'il se promet du respectueux et inviolable attachement avec lequel je veux demeurer toute ma vie

Monseigneur

Votre tres humble et tres
obeissant serviteur / De Marguery

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

ce 24 fevrier 1771

19

Mirabeau l'ami des hommes à Monerif

mon digne maître, je crois vous devoir un homage de confiance touchant l'ouverture que vous voulutes bien me faire il y a trois jours. quelque gothique que j'aye pu paroître, l'amitié dont vous m'honorés depuis longtemps, prouve que je ne suis pas barbare, et je le serois si je n'avois pour l'academie l'estime et le respect qui luy sont dûs. si je n'ay pas paru ambitionner personellement l'honneur de ses suffrages, voicy mes raisons. je ne le pouvois comme honoraire et amateur, puisque j'avois écrit: je ne le pouvois, comme homme de lettres puisque je n'ay écrit qu'en un genre qui n'a rien a prétendre de ce côté là. ces raisons mon cher maître subsistent en leur entier; si donc l'academie m'honoroit de son association, ce ne pourroit être que l'effet d'un sentiment de sa part, sans aucun titre de la mienne; mais soyés sûr que je regarderois cette marque de bonté comme le témoignage le plus honorable que je puisse recevoir de son estime pour les bonnes intentions que j'ay fait paroître, et comme la plus noble récompense d'un travail long et assidu.

voila mon digne maître ma profession de foy. vous en ferés selon votre bonté et prudence. vous scavés bien qu'il y a trente

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

ans, que vous pouvez disposer de moy ; et plus je vis et vivray plus je vois et verray que cela est bien, et vous seray constamment, tendrement et respectueusement dévoué

Mirabeau

Ms. 866 (19)

LETTRE DU DUC DE NIVERNAIS

AU SECRÈTAIRE PERPÈTUEL DE L'ACADÈMIE FRANÇAISE

Bibliothèque de l'Institut de France

Mardi 5. Nivernois à Monsif 20

Duclos

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mon cher Confrere, Le C.te de Schaffer sort de chés moy. Le Roy de Suede desire ardemm.t de voir une de nos séances particulieres, il desire que ce soit jeudi, et j'ay pris sur moy de repondre que l'Academie en seroit tres aise. Il arrivera a trois heures et demie juste

LETTRE DU DUC DE NIVERNAIS
AU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Bibliothèque de l'Institut de France

surcout M. d'Alembert. [illegible]

de mon laquais pour l'envoyer quelque part porter quelques billets, vous n'avés qu'à vous en servir.

Je vous embrasse mon cher Confrere, et vous renouvelle ma sincere amitié.

Comme dans la situation ou est le Roy de

Mardi 5. Nivernois à Moncrif 20

Duclos

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mon cher Confrere, Le C.te de Schaffer sort de chés moy. Le Roy de Suede desire ardemm.t devoir une de nos séances particulieres, il desire que ce soit jeudi, et j'ay pris sur moy de repondre que l'Academie en seroit tres aise. Il arrivera a trois heures et demie juste

Je me hale de vous en donner avis afin que vous puissiés en informer qui il apartiendra, et surtout M. d'Alembert. Si vous avés besoin de mon lacquais pour l'envoyer quelque part porter quelques billets, vous n'avés qu'à vous en servir.

Je vous embrasse mon cher Confrere, et vous renouvelle ma sincere amitié.

Comme dans la situation ou est le Roy de

Suede il n'auroit rien pu, ni du venir à nos
dernieres assemblées publiques, il me paroit que
la visite doit avoir le moins de publicité possible
à partir ante.

A Monsieur

Monsieur Ducloz Historiographe de France, Secretaire perpetuel de l'Academie francoise.

au Louvre

Ms. 866.(20)

Extrait d'une lettre de M. le Chr. Pringle, Président de la Société Royale de Londres, et Médecin de la Reine à M. le Roy de l'académie des Sciences.

Je vois avec peine que les personnes qui sont contre l'inoculation, se pressent trop en général de tirer des objections de faits qui, bien qu'ils paroissent de simple vûë favorables à leur opinion, ne doivent pas cependant lors qu'on les considére attentivement, nous décourager et nous détourner d'une pratique aussi salutaire. J'avoüerois volontiers, si l'on pouvoit les convaincre, que la plus forte objection qu'un homme de sens puisse faire sur cette matière, et dont vous faites mention dans votre lettre, c'est que le nombre des personnes emportées par la petite vérole dans la Ville de Londres, est augmenté depuis que l'inoculation s'y est introduite, comme il paroit par les bills ou listes de mortalité.

Je ne chicanerai point ici en alléguant, l'inexactitude de ces listes, inexactitude cependt.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DE FRANCE

dont il n'est pas permis de douter, car les listes du nombre des personnes qui sont mortes de différentes maladies étant formées d'après les déclarations que les officiers des paroisses reçoivent de ces différentes Maisons où ces personnes sont mortes, comment peuvent-elles être exactes? lorsque la plûpart meurent sans avoir été vûes dans leurs Maladies par aucun Médecin qui puissent dire à leurs amis le nom de la Maladie qui les a enlevé, lorsque souvent le plus habile Médecin est fort embarrassé lui-même à caractériser la Maladie fatale. Sans parler des personnes dont les parens veulent cacher la nature de leur mort, telle que celles qui meurent des Maladies vénériennes, ou par un funeste suicide. or vous pouvez être assuré que dans ces cas on attribue la Mort à d'autres causes, comme à la Consomption, à l'apoplexie &c.

Cependant malgré cette incertitude dans nos listes Mortuaires, rien ne peut être mieux prouvé que le nombre des personnes qui meurent de la petite Vérole. C'est une maladie sur laquelle en général on ne peut pas se tromper, et dont personne ne peut être honteux, c'est pourquoi le rapport qu'on fait aux officiers des paroisses doit toujours être exact

et fidèle, lorsque quelqu'un meurt de cette Maladie. or que disent les listes mortuaires?

Les listes annuelles de Mortalité de Londres prouvent incontestablement qu'il meurt plus de personnes dans cette Ville de la petite vérole depuis que l'inoculation y a été introduite, qu'il n'en mouroit auparavant.

Le Peuple, et particulièrement la partie la plus pauvre, qui n'est occupé qu'à gagner sa vie, et prend fort peu de soin de la Conserver, forme une partie considérable du Genre humain, et tandis qu'on permet aux personnes bien portantes de se faire inoculer dans les grandes Villes, ces personnes, soit par elles-mêmes, soit par celles qui les soignent dans leurs maladies, comme leur Médecin, leur Chirurgien ou leur apoticaire, communiquent probablement la contagion à plusieurs autres qui sont surprises par la Maladie, ou qui ne peuvent pas subvenir aux frais de l'inoculation, ou qui ne se soucient pas de s'y soumettre. de là la Contagion se trouve plus généralement répandue, et plus

constamment entretenuë. or cette considération forme une objection sans réplique contre l'usage d'inoculer dans les grandes Villes, jusqu'à ce que au moins cette pratique soit devenuë générale parmi tous leurs différents habitans; et c'est une Vérité qu'on ne peut s'empêcher d'avoüer. — mais une autre qui n'est pas moins importante, — c'est que tout semble prouver que les Médecins — (j'entends les Praticiens qui ont fait des études régulières, et qui sont gradués dans les Universités) que ces Médecins, dis-je, ne voyent pas en — angleterre la dixiéme partie des Malades de la petite Vérole, qu'ils voyoient, il y a 30. ans. la — fatalité et la Malignité de cette maladie étant — actuellement fort peu connuë parmi les personnes — riches, (qui sont les seuls qui employent des — Médecins) depuis que l'usage de l'inoculation — est devenu général parmi elles. à la Vérité on — se sert en grande partie de Chirurgiens, lorsque faisant la figure, on les regarde comme plus — capables, ou au moins comme suffisamment en état de conduire le Malade pendant tout le cours

de la Maladie ; mais quoique les Médecins soient si fort intéressés à décrier l'inoculation, et que quelques uns dans le commencement aient été entraînés, ou aient prétendu l'être, par quelques objections spécieuses contre ses avantages, cependant le temps et l'expérience ont si pleinement établi son Utilité, qu'il n'y a peut-être pas aujourd'hui dans la grande Bretagne un seul Médecin comme du Public, qui soit contraire à l'inoculation, et quoiqu'il faille avouer, comme je l'ai déjà dit, qu'il est mort dans Londres un plus grand nombre de personnes de la petite Vérole naturelle depuis que l'inoculation y est devenue plus commune, qu'il n'en mouroit auparavant, cependant il est très important d'observer que loin de remarquer que la petite vérole soit plus meurtriere ou plus difficile à traiter, nous remarquons le contraire, le Régime rafraîchissant et les autres parties du Traitement étant mieux entendues, et plus généralement mises en Usage même par les Chirurgiens, les Apothicaires, et même par les gardes.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Vous pouvez compter sur la table suivante, tirée des listes mortuaires, elle a été faite par un de mes amis qui est, on ne peut pas plus, précis dans ses calculs.

Sur chaque milliers de personnes qui sont mortes dans Londres, il en est mort de la petite vérole

Depuis 1728. à 1732. inclusivement		80,57.
1733. à 1737.		80, 0.
1738. à 1742.		66, 0.
1743. à 1747.		78, 0.
1748. à 1752.		89, 0.
1753. à 1757.		95, 0.
1758. à 1762.		99, 5.
1763. à 1767.		109, 5.
1768. à 1773.		98, 6.

On pourroit objecter contre ce plus grand nombre de personnes mortes de la petite vérole, que c'est peut-être l'effet de l'augmentation des habitans de Londres depuis l'époque où commence la table, mais cette objection tombe d'elle-même, lorsqu'on considère que cette plus grande mortalité est un

rapport avec le nombre constant de mille, —
et que cette proportion de Mortalité se trouvera —
toujours la même, soit que le nombre de ces —
habitans soit augmenté ou diminué; mais dans
le fait, quoique l'étendue de la Ville de Londres
soit prodigieusement augmentée depuis 20. ans,
c'est encore un problême de sçavoir si le nombre
de ses habitans est plus grand: espèce de —
paradoxe que Vous comprendrés facilement.

J'ai fait commencer la Table à l'année 1728, —
quoique l'inoculation eût été connüe plutôt, —
cependant avant ce tems là à peine étoit-elle
répandüe hors de la famille Royale, et de quelques
personnes du premier rang, et même elle n'est —
devenüe assez fréquente parmi les habitans de —
cette grande Ville, pour pouvoir répandre la —
contagion d'une maniere sensible, que depuis —
le milieu de ce siécle, on ne prévit vraisemblablement
point dans le commencement que la Contagion se
répandant ainsi de toutes parts, produiroit un
pareil effet, car il est évident qu'on en auroit pû

prévenir les suites fâcheuses. Cependant vous sçavez combien il est difficile de régler les affaires de Police dans un pays comme celui-ci, et dans une Ville comme Londres, mais parmi vous il en est tout autrement. que l'inoculation soit défendüe dans Paris, et dans toutes les grandes Villes du Royaume, mais qu'on l'encourage dans les Villages des environs à deux milles ou une lieüe de distance, où les gens de qualité, riches et aîsés trouvent des Logements Convenables, et tout ce qui est nécessaire pour l'inoculation, tandisque le peuple et les pauvres puissent profiter des avantages de cette pratique, en étant reçus dans des hôpitaux. que les Villages destinés à l'inoculation soient éloignés de toute grande route. que les Médecins des grandes Villes tour-à-tour voyent les Malades dans une certaine étenduë donnée, et que pendant ce temps là, ils ne visitent point de malades dans ces Villes, ou, ce qui seroit encore mieux, qu'il y ait un Médecin nommé ad hoc, pour traiter de la petite Vérole dans ces Villages, sans

se livrer au traitement d'autres maladies, — que l'on fasse d'autres Réglements de même — genre par rapport aux autres personnes — employées auprès de ces Malades. que les — personnes qui seront attaquées de la petite Vérole dans les grandes Villes soient transportées — immédiatement aux Villages d'inoculation, — pour y passer tout le temps de leur maladie, — car nous sçavons que cela peut se faire avec — toute Sureté, même au cœur de l'hiver après — l'éruption des boutons, et je sçai, à n'en pas douter, que cela se pratique actuellement à — Boston en amérique, où il y a plus de 18. mille habitans, et cela sans aucune exception de — personne.

Je sens bien que dans Paris un pareil usage trouveroit beaucoup d'opposition parmi les — grands, mais à cet égard en les dispensant de — la règle générale, l'inconvénient ne seroit pas si grand, attendu qu'ils demeurent ordinairement dans de grands hôtels Isolés, et que par là il

n'y auroit pas tant à craindre que la Contagion se répandît dans le Voisinage ; mais pour vos Maisons Bourgeoises, il seroit absolument nécessaire de les soumettre à la régle, attendu le grand nombre de Personnes qui sont logées dans la même Maison, inconvéniens bien moins considérable à Londres.

Je dois vous ajouter au sujet de Boston en Amérique, que quoiqu'on ne permette pas en général l'inoculation dans la Ville, on en excepte cependant les Temps où la petite Vérole commence, et se répand tellement qu'on ne peut pas en arrêter les progrès, car alors on permet l'inoculation dans Boston pendant un certain temps, comme de trois mois, et je ne puis m'empêcher de trouver cet usage très utile dans des Villes d'une certaine grandeur, et qui peuvent contenir 30. à 40. mille habitans, car dans des Villes beaucoup plus grandes, comme Londres et Paris, il en résulteroit trop d'inconvénient &c. &c.

J. J. Rousseau -767-

Inédite (en 1879)

a Spalding in Lincolshire le 5e. may 1767

92

Mylord

Permettés qu'un pauvre Etranger qui doit être ici sous la protection des Lois se mette aussi sous la votre. ma situation tres surprenente & tres peu connue me force a prendre une liberté inusitée, & peut-être indiscrette, mais qui est ma seule resource. arreté dans ces lieux par l'impossibilité eprouvée d'aller plus loin seul & sans danger, j'ai cru que le premier ministre des Lois devoit l'etre aussi de l'hospitalité publique; & j'ose vous supplier de vouloir bien m'accorder a mes frais un guide autorisé qui me conduise directement & surement au port de Douvre, ou j'ai dessein de m'embarquer sans porter aucune pleinte contre personne. J'ai seulement l'honneur de vous asurer mylord, qu'il n'y a qu'une necessité bien reconnue qui puisse m'engager a la demarche que je fais aujourdhui & cette necessité ne me permet pas même de sortir d'ici Jusqu'à la reception de vos ordres. Je vous supplie mylord, d'aggreer avec ma tres humble requête les asurances de mon plus profond respect

mylord J. J. Rousseau

23-25

Extrait de Lettres de
J. J. Rousseau
écrit par M.
D'Alembert

Extrait de quelques lettres de Jean jagues Rousseau a un premier commis

—

Du 8 aout 1744 à venise

La situation ou je suis rend une témérité pardonnable. J'ose porter jusqu'à vous mes justes et très respectueuses plaintes contre un ambassadeur du Roi et contre un maitre dont j'ai mangé le pain..

je suis entré au service de m^r. le comte de montaigu en qualité de secretaire .... m. l'ambassadeur a pris le parti de me congedier, je comptois que la chose se passeroit avec l'honnêteté accoutumée entre un maitre qui a de la probité, et un domestique honorable a qui quelques défauts particuliers ne doivent point ôter les égards dus à son état, à son zele et à sa probité; je me suis trompé, m^r. l'ambassadeur s'est fait des maximes de confondre tous ceux qui sont à son service sous le vil titre de valets, et de traiter tous les gens qui sortent de sa maison comme autant de coquins dignes de la potence .... Il voulut

avanchier me faire ce qu'il appellait mon compte.
après plusieurs representations inutiles sur les injustes
reductions qu'il me faisoit, me voyant lezé d'une maniere
si criante, je lui demandai respectueusement de ..... .
Pardonner, monsieur, la liberté que je prends d'implorer votre
protection .... en attendant qu'il vous plaise de me faire
parvenir vos ordres ... je sais que dans les demêlés entre
le maitre et le domestique, c'est toujours le dernier qui
a tort .... Votre generosité est mon bondroit pour mes
seuls protecteurs .... je ne veux pas operer contre un
maitre que j'ai servi l'odieuse fonction de délateur ....
si j'ai ajouté un seul mot à la vérité ... je consens de payer
de ma tête ma calomnie et mon insolence. si vous
daignez m'honorer de vos ordres, m^r ... est à portée de
me les communiquer.

Du 15 aout 1744 à venise

M^r l'ambassadeur a chargé plusieurs de ses gens de
prendre des hommes avec eux, et de me faire périr
sous le baton ... il m'a envoyé son gentilhomme avec

le soldé d'un compte le plus injuste qu'un maitre ait jamais fait à son domestique .... j'oserai prendre la liberté, monsieur, d'implorer de nouveau votre protection, si je me suis toujours comporté conformément aux devoirs d'un bon & fidele serviteur.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Paris le 11 octobre 1744

Voici la derniere fois que je prendrai la liberté de vous écrire jusqu'à ce qu'il vous ait plu de me faire parvenir vos ordres.... s'il m'est arrivé de vous écrire quelque chose d'irrégulier, je vous supplie de le pardonner au trouble affreux et au desespoir ou je suis.... je n'ai point vu d'autre voye que de justes et respectueuses representations pour soutenir mon honneur outragé.... si vous trouvez, monsieur, mon sort digne de quelque pitié, j'ose implorer votre protection et quelque marque de bonté de votre part qui puisse me rehabiliter aux yeux du public. Peut-être y regagnerai-je plus que je n'aurai perdu. mais je sens que le zele qui me porteroit à m'en rendre digne laisseroit un jour en doute si vous avez exercé envers moi plus de generosité que de justice.

Lettre de

Jean Jacques Rousseau (copie)

à Mme de D'Alembert

à Turgot

Mr Arago desire revoir
la lettre de J.J. Rousseau
pr les fautes d'orthographes

le Verifier avec
Mr Beuchot

Verification faite elle n'est point de la main
de J.J. Rousseau

Copie d'une lettre de J. J. Rousseau à M. Champfort
Ecrite à Motiers travers le 6. 8.bre 1764. 26

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

Je vous remercie, Monsieur, de vôtre derniere piece
et du plaisir que m'a fait sa lecture : elle decide
le talent qu'annonçoit la premiere, et deja l'auteur
m'inspire assés d'estime pour oser lui dire du mal
de son ouvrage. Je n'aime pas trop qu'à vôtre age
vous faissiés le grand-pere, que vous me donniés un
interêt si tendre pour le petit fils que vous n'avés
point, et que dans une Epitre où vous diter de si belles
choses, je sente que ce n'est pas vous qui parlés.
Evitez cette metaphisique à la mode qui depuis
quelque tems obscurcit tellement les vers françois
qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'esprit.
Les vôtres ne sont pas dans le cas encore, mais
ils y tomberoient si la difference qu'on sent entre
vôtre premiere piece et la seconde alloit en
augmentant. Vôtre Epitre abonde non seulement
en grands sentimens, mais en pensées philosophiques

auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop. par exemple, en louant dans les jeunes gens la foy qu'ils ont et qu'on doit à la vertu, croyés vous que leur faire entendre que cette foy n'est qu'une erreur de leur age, soit un bon moyen de la leur conserver? Il ne faut pas, Monsieur, pour paroître au dessus des préjugés, sappper les fondemens de la morale. quoiqu'il n'y ait aucune parfaite vertu sur la terre, il n'y a peut être aucun homme qui ne surmonte ses penchans en quelque chose, et qui par conséquent n'ait quelque vertu. Les uns en ont plus, les autres moins; mais si la mesure est indeterminée, est-ce à dire que la chose n'existe pas? C'est ce qu'assurément vous ne croyés point et que pourtant vous faites entendre. Je vous condamne pour reparer cette faute a faire une piece où vous prouverés que malgré les vices des hommes il y a parmi eux des vertus et même de la vertu et qu'il y en aura toujours. Il y en a davantage a combattre les préjugés philosophiques qui sont nuisibles, qu'a combattre les préjugés populaires qui sont utiles: entreprenés hardiment cet ouvrage, et si vous le traités comme vous le pouvés faire, un prix ne sauroit

vous manquer.

En vous parlant des gens qui m'accablent dans mes malheurs et qui me portent leurs coups en secret, j'étois bien éloigné, Monsieur, de songer à rien qui eut le moindre rapport au Parlement de Paris. J'ai pour cet illustre corps les mêmes sentimens qu'avant ma disgrace et je rends toujours la même justice à ses membres, quoiqu'ils ne m'ayent si mal rendue. Je veux même penser qu'ils ont cru faire leur devoir d'homme public, mais c'en étoit un pour eux de mieux l'apprendre. Il seroit difficile de trouver un fait où le droit des gens fut violé de plus de manières. Il est certain que les juges de cette affaire m'ont plongé dans un gouffre de Malheurs dont je ne sortirai de ma vie, mais je n'en fais nul mauvais gré à ces Messieurs. Je sais que leurs vues n'étoient pas de me nuire, mais seulement d'aller à leurs fins: je sais qu'ils n'ont pour moi ni amitié ni haine, que mon être et mon sort sont la chose du

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

monde qui les intéresse le moins. Je me suis trouvé sur leur passage comme un caillou qu'on rencontre et qu'on pousse avec le pied sans y regarder. Je connois à peu près leur portée et leurs principes. Ils ne doivent pas dire qu'ils ont fait leur devoir, mais qu'ils ont fait leur métier.

Lorsque vous voudrez m'honorer de quelque témoignage de souvenir et me faire part de vos travaux littéraires, je les recevrai toujours avec intérêt et reconnoissance. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur. /.

866 (4)

20 Mars 1767

Lettre du Roi de Pologne à Mme. Geoffrin

Ma chere Maman, je vous envoye ceci par estaffette pour que vous avertissiés de ma part au plûtôt Mlle Clairon de ne plus songer au voyage de Varsovie pour cette année. Je ne puis assés vous dire combien je regrette le plaisir que je m'étois promis de la voir et de l'entendre ; mais voici ce qui m'en prive. Dès que j'ai vû que les choses tournoient de façon à produire du trouble ici, j'ai d'abord songé a renvoyer tout mon théatre, mais on ma dit, cela annoncera trop

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

trop-tôt votre opinion sur les affaires, et la connoissance de cette opinion mettra les esprits trop en mouvement avant le tems; j'ai cedé à cette representation, surtout lorsque j'ai sçu que Mlle Clairon avoit envie de venir ici, & vous m'avoués que la tentation ne pouvoit être plus forte; mais ces jours-ci, il m'est revenu de différents côtés, que ce même public, qui s'amuse de mon spectacle, me blâme cependant du soin et de l'argent que j'y mets dans ce moment de crise; il est certain que l'épargne de mon théâtre ne me donnera pas une armée; il est certain que le renvoy subit de ce théâtre—

va me couter assés considérablement ; il est certain
que je me prive d'un délassement que j'aime,
mais surtout il est certain que je me prive de
Mlle Clairon ! N'importe il faut obéir à la
voix du Peuple quand il s'agit de lui prou-
ver qu'on sens et qu'on partage la peine ;
il faut que chaqu'un s'éxécute dans des
tems de Malheurs, et j'en donne volontiers
l'exemple. Maman, je vous embrasse mille
fois. faites mes excuses à Mlle Clairon
pour cette fois ; mais si le calme revient - ici
après l'orage, son arrivée à Varsovie en
sera j'espère une des plus belles preuves.
La colombe alors apportera le rameau d'olivier.

à Turgot

28

à Plombières. ce 26. Juillet. 1774.

C'est à tous mes amis, Monsieur, que j'écris pour leur faire mon compliment. c'est à tous les honêtes gens dans plusieurs mondes que je voudrais écrire. ce n'est point que je n'eusse aimé mieux encore Vous voir dans une place où Vous pourriez faire un bien plus grand, plus étendu. d'où Vous puissiez davantage faire fleurir la liberté, la propriété, la vertu, les mœurs, les arts et les sciences. je désire même que l'arrangement actuel ne soit qu'un passage à une administration plus importante. mais il faut savoir jouir du port où nous sommes. j'espère que Mme de l'Espinasse continuera à me doner des nouvelles de Votre santé. elle ne m'intéressera pas plus que par le passé, parceque j'avoue que je ne saurais être citoien plus qu'ami, de même que ce véritable respect, que Vous m'avez inspiré, ne saurait augmenter. aussi ne diminuera-t-il point si Vous étez jamais exilé. ainsi dans tous les tems Vous pourrez compter sur mon attachement le plus parfait, le plus tendre et le plus inviolable.

INSTITUT

À Monsieur
plombier

Monsieur Turgot
Ministre de la Marine
à la Cour.

M. de Nicolaï à Mr. d'Ormesson Controleur gnal (1783)

24

Monsieur

On voit avec plaisir s'élever au Ministere des finances l'heritier d'un nom consacré dans tous les tems à l'estime publique. cette Compagnie se rapelle d'avoir été le berceau de votre famille, attachée depuis au premier sénat du Royaume — ou bien admise dans le Conseil de nos Rois — toujours on la vue se moins illustrer par les dignités que par les vertus. ces avantages, Monsieur, etoient sans doute un préjugé pour vous, mais ce n'étoit point des titres. pouvoit-on se persuader qu'aussi jeune, a peine elancé dans la carriere vous l'auriez aussitot parcourue? c'est à votre personne que l'on rend aujourd'hui un hommage qui fonde notre espoir,

votre réputation na point attendu la maturité des années elle à seule fixé le choix du Souverain.

Restez donc Monsieur, en faveur de vos concitoyens, restez semblable à vous même et faites usage pour leur bonheur, des qualités qui vous ont fait connoître.

Les obligations du controleur Général sont devenues immenses. Le Roi vient de pacifier l'Europe; il à fondé une puissance nouvelle; il est l'arbitre des deux mondes; mais le caractere imposant, il le doit a ses sujets comme a ses armes; des subsides onereux ont été acquittés comme des contributions volontaires. Les Emprunts, a peine ouverts, ont été remplis. La justice, la bienfaisance du monarque vous prescrivent donc Egalement la diminution des impôts et la fidelité des Engagemens. Les arts de la paix avoient langui pendant la Guerre, il faut les faire fleurir. Les diriger vers la félicité publique. par tout l'administrateur Eclairé et patriote doit porter l'abondance et la vie.

Mais quels seront les moyens offerts à votre Génie
et à votre zele, l'ordre et l'économie.

La raison et la Règle seront vos seules
recommendations vous éclairerez toutes les dépenses;
s'il est nécessaire vous saurez les restreindre; votre
art sera de désinteresser l'avidité, d'éluder la faveur
et de ne proposer que l'honneur pour récompenser
la vertu

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

un de vos peres s'est immortalisé pour avoir protegé
l'infortune devant l'autorité. plus heureuse
aujourd'hui, Monsieur, c'est la cause des peuples
que vous allez plaider et le Roi vous invitera
toujours à prendre leurs interêts; vous êtes sûr
de lui plaire toutes les fois que vous lui parlerez
de nous rendre heureux.

A Paris le 18 Mars 1754. 7 30

Je n'ay pas aujourd'huy le tems de vous ecrire fort au long, mon cher abbé. je vais a Versailles pour le conseil d'ou j'arriveray peutetre fort tard et demain matin j'iray a mon ordinaire ches de Brou.

je suis toujours etonné et affligé de vous voir vous refuser a mes principes sur la tolerance pour lesquels je vous avoue que j'ay un attachement qui va fort au dela de la simple persuasion. comment pouvés vous dire que vous voulés quon ne force pas a suivre la religion dominante mais quon empeche de precher contre elle et que cette distinction fait tomber ce quil y a de plus specieux dans mes objections. ne roulent elles pas toutes sur le principe fondamental que le prince nés t pas juge de la verité de la religion, que ses sujets nont pu convenir de luy soumettre leurs consciences et quil ne peut par consequent interdire aucune religion sans ~~empiete~~ usurper les droits de la verité et de la divinité. quar donc en soi de si precieux l'intolerance pour y etre si fort attaché en attaquant indifferemment le vray et le faux nés t ce pas au vray quelle doit etre le plus funeste en detruisant par la violence la seduction imperieuse par laquelle il commande aux esprits, d'ailleurs de quel droit le prince m'empecheratil d'obeir au dieu qui m'ordonne de precher sa doctrine ~~et~~ le prince est

est souvent dans lerreur, dieu peut donc ordonner le contraire du Prince s'il y a une religion vraye. au quel des deux faudra t'il obeir? ~~et bien~~ c'est ~~a~~ celuy la seul qui a droit de commander si le prince a la vraye doctrine ce n'est que par un hazard independant de sa place et par consequent sa place ne luy donne aucun ~~droit~~ titre pour en decider. empecher de precher c'est toujours s'opposer a la voix de la conscience, c'est toujours etre injuste, c'est toujours ~~fu~~ justifier la revolte et par consequent toujours ~~troubler~~ donner lieu aux plus grands troubles le zele des qui l'est contredit s'enflamme et embrase tout. l'intolerance est un lierre qui s'attache aux religions et aux etats qui les enchaine et les ~~consume~~ devore si l'on veut l'extirper il faut en detruire les ~~pl~~ derniers rameaux s'il ~~n'est pas detruit tout entier~~ en reste aterre un seul, le lierre il renaitra tout entier. en fait ~~fort~~ opinions les rameaux sont racines, comme au lierre ~~bientot aussi terrible que jamais~~. en voila bientot asses sur ce sujet. les ~~consequences~~ principes se deduisent de leurs consequences comme les consequences des principes je ne vois rien a ajouter a des demonstrations et jusqu'ici vous n'avés pas dit un mot contre mon principe fondamental l'incompetence du prince.

Les elemens du commerce de Mr de Fortbonnays paroissent, je ne les ay pas encore vus on dit que c'est le recueil des articles qu'il fait pour l'encyclopedie remis dans leur ordre naturel. je pense bien comme vous sur l'omission de l'article circulation, c'est une